

**SOUVENIRS**

29 octobre 1999

Manou Delons

Par l'écrit mon batiheur aux fiés marins -  
Hoban

Mes chers enfants

Vous avez hérité de votre père des dons de création, je ne peux dire que ce que j'ai vu.

A la veille d'avoir quatre-vingt ans, il peut ne pas être narcissique d'essayer de faire revivre ceux qui m'entouraient, ressusciter le sourire de ma Mère, l'autorité de mon Père, tous ces visages des Grands-parents, Oncles, Tantes et Professeurs qui ont fait de l'enfance et de l'adolescence une période foisonnante mais aussi suffisamment structurante pour avoir tenu cinquante ans dans la belle solitude du Piquey, même si notre amour à Pierre et moi et votre affection suffisent à l'expliquer. Peut-être cela vous donnera-t-il aussi quelques repères sur la famille et quelques détails sur la façon de vivre d'une autre époque.

Souvenirs, souvenirs, affluez !

Un fauteuil rouge dont le siège est à la hauteur de mes mains, je cherche dans ses creux les œufs de Pâques que mon Père m'engage à y trouver. Je suis dans la chambre de clinique de Maman. Les jumeaux sont nés le 18 novembre 1921 à Menton. Depuis cinq mois Maman lutte pour vivre, avec une septicémie suivie de phlébite que des amphovaccins ont fini par enrayer. Les Tantes ont été appelées à la rescousse, Tante Guiguite, sœur de mon Père, pour s'occuper des jumeaux, Tati Jeanne, sœur de ma Mère pour moi. Et Papa qui vient de passer ces mois de tension terribles où il n'avait plus le cœur à jouer, me fait là, dans ce jour de Pâques où Maman renaît, une farce, car il n'y a pas d'œufs dans la chambre. Une infirmière en est, je le vois, un peu choquée et m'emmène par un couloir étroit dans une autre chambre, toute blanche celle-là. Du tiroir d'une table de nuit métallique elle sort ce qu'elle appelle des «dangues de chat» et je suis très rassurée en les voyant en chocolat. C'est mon premier souvenir. J'ai deux ans et demie. Mon Père est Capitaine.

Un séjour à Pont de l'Arc où une photo me montre farouchement blottie sur les genoux de Maman retrouvée et épuisée puis un séjour à Ligardes pour la rétablir et départ pour Paris, septembre 1922.

## PARIS

Tante Juliette Sanguinède, cousine germaine de Grand-mère Bourguet, nous laisse l'appartement de Denfert qu'elle louait depuis la retraite de son Mari, ancien Maire d'un arrondissement de Paris. Ils repartent près d'Anduze, à Tornac, en laissant quelques meubles à nos parents, par exemple la table noire qui est dans l'entrée, le grand fauteuil Louis XIV. Je revois l'arrivée des deux petits lits blancs des jumeaux dans la chambre des parents. J'avais le lit cage (qui existait encore à Ligardes) dans la chambre du fond avec Joséphine. La chambre côté Denfert était louée à une infirmière, Mademoiselle Baron, qui nous a vivement impressionnés quand nous avons su qu'elle allait à son travail malgré la fièvre d'une grippe. Joséphine s'occupait de nous trois, nous gardait dans la salle à manger tout en cousant. Je jouais avec Biba mon pantin et François avec son pingouin. Dans le grand lit de nos parents nous nous retrouvions quelques Dimanches et j'ai le souvenir d'un concours d'histoires, plus tardif, où Papa avait gagné le premier prix avec l'histoire d'un brin d'herbe et d'une fourmi.

Les jumeaux étaient promenés dans un grand landau blanc, mais un jour en descendant le trottoir du Boulevard Raspail le landau s'est renversé, les petits sont dans la rue, cris, Joséphine les remet en place, pas de mal ni d'autos en vue. Le Boulevard n'était pourtant pas calme car les quelques autos qui passaient klaxonnaient abondamment. Il y avait les voitures à chevaux et les petits métiers dont j'entends encore les ritournelles, «habits, chiffons et vagabonds» pour le chiffonnier ou celle du vitrier «vitrier, vitrier!».

Le soir dans mon lit j'avais au-dessus de la tête les gammes et arpèges d'Irène Aïtoff. Toute jeune elle préparait le concours du Conservatoire. Elle fut l'accompagnatrice d'Yvette Guilbert puis a fait une grande carrière de pianiste. Un jour de soleil les jumeaux étaient gardés sur le balcon du salon. Ils voient descendre de l'étage au-dessus, au bout de ficelles, de petits jouets qu'Irène et sa sœur leur envoyaient. Elles arrivaient de Russie avec leur Mère, après la Révolution. La nuit circulait aussi, Avenue Denfert, dans un grand bringuebatement de ferraille, le train des halles qui apportait au centre de Paris la nourriture du lendemain.

Un beau jour, je vois arriver dans le salon, des banquettes et des chaises dorées, tapissées de velours rouge, luxe inhabituel ! C'était pour le baptême des

jumeaux. Le Pasteur a officié dans le salon, Maman renouait avec toute sa famille protestante qui lui tenait un peu rigueur de son mariage avec 'son petit capitaine catholique' comme me l'a raconté Tante Ingrid. Pendant la cérémonie j'avais été reléguée dans la chambre du fond avec des cousins inconnus. C'était sans doute les cousins Vincent car je revois une invitation chez Tante Jeanne Vincent, près du Champ de Mars dans un grand appartement, pour une réunion de tous les cousins déguisés. Maman m'avait habillée en Cérés, déesse des moissons, avec une robe blanche, serpe et brin de blé à la ceinture.

Mon Père préparait l'Ecole de Guerre en 1922 puis la suivit en 23 et 24. Il avait un camarade avec lequel il faisait les voyages militaires, ils se recevaient, Maman se souvenait très bien d'une conversation où ce camarade avait dit '- par tradition de famille, je suis monarchiste 'et en la quittant, sur le palier de l'appartement de Denfert « n'oubliez pas, Madame, que nous appartenons à une génération catastrophique ». C'était de Gaulle.

Pendant ce temps j'étais entrée à l'Ecole Alsacienne, Jardin d'enfants. Je revois encore très bien la leçon de couture des boutons, les piquages, le copain russe tout rond, marcher sans renverser l'eau contenue dans une cuillère. Papa m'accompagnait chaque matin. Il était si grand pour mes jambes que je trottais tout le long du chemin. Sur l'Avenue Denfert les bouches d'aération du métro étaient couvertes de sortes de maisonnettes en bois. A chacune Papa donnait le nom d'une gare du trajet Paris-Agen. Je ne mettais pas une grande application à les retenir dans l'ordre et n'ai jamais été plus précise en Géographie ! Dire que Pierre était dans la même école, deux ans après !

Le mariage de Tante Guiguite eût lieu à Esclaux, le sanctuaire à la fontaine miraculeuse. Je suis demoiselle d'honneur, une quinte de coqueluche aux pieds de l'autel et ses conséquences me font sortir de l'église. Pour assurer la convalescence on me laisse à Ligardes. J'entends encore Grand-mère me déshabillant, «mais tu es maigre comme un cent de clous ! », avec l'accent du pays d'oc. C'est l'automne, les premières pluies arrivent, Grand-père commande pour moi des petits sabots que le savetier devait laisser à la porte du cimetière. Nous allons les chercher avec la lanterne, dans la nuit. Grand-mère trouve que mon trousseau est insuffisant. Voilà Marie Chaubin cousant toute la journée

devant la fenêtre de la salle à manger des chemises et des combinaisons en finette, que Maman se hâtera de faire passer aux oubliettes au retour à Paris.

Papa nous a emmenées à cette époque, Maman et moi, sur les champs de bataille de l'Artois. Il a retrouvé l'endroit du combat de Neuville Saint-Vaast, près d'Arras où il avait été blessé au cours de l'assaut du 9 mai 1914, les tranchées étaient nivelées mais restaient partout des bouts de fils de fer rouillés, des morceaux d'obus et de balles sur les terres déjà labourées.

Grand-mère Bourguet qui était une grande pianiste et improvisatrice, essayait de m'apprendre les notes lorsqu'elle venait à Denfert. Le piano était dans le salon, les notes sur un cahier où chacune d'elle avait une couleur propre. Je n'en ai jamais déchiffré facilement pour autant. Mes Grands-parents habitaient 9 rue du Val de Grâce au rez-de-chaussée car depuis que ma Grand-mère enfant s'était réveillée dans les bras d'un pompier, elle ne voulait plus être dans des étages. Grand-père, mince, élégant, n'avait jamais eu de situation. Premier prix au Concours général d'Histoire, des études d'avocat, il avait vécu sur les rentes que lui avait laissées son père le chirurgien d'Aix, Eugène Bourguet. Il avait écrit plusieurs livres d'histoire dont celui sur l'indépendance de l'Egypte et le rôle de l'Angleterre. Cela lui avait laissé une grande prévention contre les anglais qui les opposera politiquement mon père et lui avant la guerre de quarante. Nous avons aussi son livre sur le Duc de Choiseul et l'Alliance espagnole. Mais la guerre de 14-18 avait changé la donne, plus de revenus, la vie était devenue difficile. Tati Jeanne habitait chez eux. Elle peignait sur velours des rubans à mettre autour du cou pour une maison de couture ou dactylographiait des textes comme ceux de la sœur de Psichari. Puis elle a entrepris des études de jardinière d'enfants au Collège Sévigné et a pu ensuite ainsi exercer ce métier. Oncle Jean, le frère de Maman, avait été reçu à l'école supérieure d'électricité. Il sera plus tard pilote de chasse. Pour l'instant, quand il vient déjeuner à Denfert, il nous fait jouer à toucher le plafond les yeux bandés.

A la fin de ses deux années d'Ecole de Guerre, mon père devait faire une marche d'un mois à travers les Alpes. Comme il devait aboutir à Meyrueis, nous sommes venus y faire un séjour. Grand-mère a sorti de l'armoire Prax-ti-prax, une sorte de grosse coccinelle mécanique, elle nous lisait des

histoires qu'elle composait pour nous. Maman nous a emmenés ramasser des myrtilles sur le Mont Aigual, mais une nuit nous sommes réveillés en sursaut. Il y a le feu dans la maison voisine. La ruelle est étroite. Le feu ronfle derrière les volets. Tati Jeanne nous emmène tous les trois chez Tante Jeanne Vincent, la cousine de Grand-mère qui habitait plus haut sur la montagne une grande propriété appelée ' La Fabrique '. Le lendemain au retour nous voyons toutes les boiseries carbonisées, on nous apprend la mort dans son lit du pauvre vieux que nous avons vu la veille venir réparer la pompe. La maison de Grand-mère n'avait pas été touchée.

A la rentrée, le Collège Sévigné ayant déménagé rue Pierre Nicole, je suis inscrite en 10<sup>ème</sup>. Histoire de « Dent pointue », la femme préhistorique, et, sur le boulier, joie de comprendre le truc des dizaines.

Une « Mademoiselle » est instituée. C'est d'abord Mademoiselle Harness, une norvégienne. Elle couche dans la chambre du fond. Maman installe mon lit dans le cabinet de toilette à la place où il y aura la baignoire et me crée une petite table de toilette sur la table-bidet. Je suspendais mon petit manteau vert-prè et ma sacoche au robinet du gaz d'éclairage désaffecté. Un matin en ouvrant les yeux, je vois Maman assise près de mon lit me regardant dormir et me souriant. L'après-midi était sans école. Mademoiselle était chargée de nous promener au Luxembourg et nous, de repérer la chaisière à temps pour que se levant, Mademoiselle n'ait rien à payer.

Les jumeaux grandissaient et peu à peu, bien que nous aimions jouer à « on s'aime bien » qui consistait à s'enlacer tous les trois et à parcourir ainsi l'appartement, leur bloc a constitué un front. Chacun s'extasiait devant eux, toujours habillés pareils et si mignons. Est-ce cela qui m'a fait devenir méchante ? Je « répondais » : Papa frappait ou tirait les oreilles; une colère : c'était le cabinet noir ; j'ai mordu Mademoiselle : chambre au pain sec et à l'eau jusqu'à ce que je demande pardon -pas question- mais j'ai fini par céder quand on m'a pris ma poupée. C'est un cercle vicieux. On devient la forte tête qu'il faut mâter et la forte tête s'enferme dans son monde à elle où les fées feront leur apparition. Mes parents ont dû en être si soucieux qu'ils ont cru bien faire de nous mettre dans nos souliers à Noël un martinet pour moi et de petites verges en bois pour les jumeaux.

Nos parents avaient une vie austère. Ils sortaient très rarement. La soirée où ils m'ont emmenée voir l'Exposition d'Art Nouveau est restée pour moi un souvenir émerveillé. Toutes les lumières électriques le long de la Seine scintillaient. Il y avait à l'entrée un vase d'un bleu que j'ai encore dans les yeux. C'était en 1925. En 1928 encore une grande illumination de Paris, c'est l'arrivée de Lindberg qui vient de traverser en avion l'Atlantique pour la première fois.

Après l'Ecole de Guerre mon Père est affecté à l'Etat-major du Maréchal Joffre. Les bureaux étaient à l'Ecole militaire sur le Champ -de- Mars. Celui du Maréchal était au centre de la façade, immense, celui de ses officiers était à côté, tout petit. Ils étaient chargés de rédiger ses mémoires. J'entends encore la voix de mon Père imitant celle rocailleuse et roulant les r du Maréchal 'on parle trop de moi, là-dedans.'

Il y eut le mariage de la fille du Maréchal aux Invalides. Tati Jeanne veut bien m'accompagner, mais au moment de partir, je ne trouve plus mes gants blancs. Sanction des parents 'et bien tu n'iras pas'. Larmes. Tati Jeanne, émue, m'emmène dans une mercerie, rue Denfert, m'achète sur ses fonds les fameux gants indispensables, je comprends que c'est un gros effort pour elle. Nous arrivons cérémonie bien avancée mais à temps pour défiler à la sacristie et admirer la mariée, sa mère en toilette parme et le Maréchal, dans son uniforme bleu clair, ayant sur la poitrine la grande étoile de la Légion d'Honneur. Chaque année à Noël le Maréchal envoyait à nos parents une superbe boîte de fruits confits de Rivesaltes, sa ville natale. Lorsque le Maréchal n'a plus été là, la Maréchale a continué à voir mes parents. Elle leur a offert la table roulante qui est toujours à Denfert pour remercier mon père du travail qu'il avait fait pour les Mémoires. J'en raconte quelquefois l'histoire aux locataires, mais je vois que le nom du Maréchal Joffre ne fait pas partie de leur bagage.

Grâce aux billets obtenus par le bureau de Papa, j'ai deux grands souvenirs de sortie, l'un au Cinéma qui était tout à ses débuts, La Châtelaine du Liban, qui me laisse le souvenir d'un carrousel de voitures devant un hôtel dans le désert, l'autre à 'Manon', qui m'a éblouie. Je n'ai rien oublié de la descente de la diligence et de la 'petite table'.

En 9<sup>ème</sup> un professeur avec lequel François s'est très bien entendu ensuite, Mademoiselle Mazoyer, m'a fâchée. Nous avons accès à une bibliothèque. Je prends un livre, commence à le lire et découvre le texte de la dictée que nous venions d'avoir, une histoire de lapin, je la montre en riant à une camarade. Le professeur s'en aperçoit, me soupçonne de triche, cette méfiance me heurte d'autant plus qu'ensuite elle me confie le nettoyage des fleurs fanées et de leur eau corrompue qui me dégoûtait ! Cela a gâché l'année scolaire.

J'avais une bonne camarade, née le même jour que moi, Béatrice Cordey, elle habitait au début de la rue d'Assas en face du petit Luco. Alors que Mademoiselle nous accompagnait en classe, c'était une grande, en tout cas ce jour-là, qui devait me raccompagner et prévenir ma Mère que j'étais invitée à déjeuner chez Béatrice. Elle oublie de le faire. A l'heure du retour, personne. Maman qui avait si peur pour nous, qui nous mettait en garde tant de fois contre qui que ce soit qui nous adresserait la parole, a dû aussitôt envisager le pire. C'est mon Grand-père qui, en taxi, m'a retrouvée et ramenée aussitôt à la maison.

Pendant un certain temps j'ai couché au salon, la porte en était vitrée. Impossible de m'endormir avec la lumière du couloir. De plus, en dehors du cercle protecteur des parents, à l'avant garde de la maison, j'étais prise de terreurs nocturnes qui me mettaient en nage. Mais je n'aurais sûrement pas appelé, cela ne se faisait pas. Puis Mademoiselle Harness est repartie dans son pays et Mademoiselle Sandoe l'a remplacée, elle ne devait plus coucher dans l'appartement car à partir de ce moment-là ma sœur et moi couchons dans la pièce du fond et mon frère dans la chambre de Denfert.

Arrivée de la baignoire en zinc dans la cuisine avec un système de siphon qui vidait l'eau dans l'évier, elle était, dans la semaine, couverte d'une planche qui servait de table et servait le samedi soir ! L'arrivée de la machine à laver le linge qui consistait en un tambour qu'il fallait tourner à la main, a été plus tumultueuse, c'est une des seules colères de mon père qui trouvait cet achat inutile !

8 ans, 8<sup>ème</sup>. Avec Mademoiselle Vallet cela devient intéressant. Nous fabriquons même du pain. J'ai le souvenir d'avoir lu deux fois « Maroussia » tant je l'aimais. Un jour où à ma table de travail j'étais plongée dans le livre, mon Père rentre. : ' Comment tu ne te lèves pas quand je rentre dans

ta chambre '. Certains de mes petits-enfants n'en ont pas toujours le réflexe devant des personnes plus âgées et maintenant c'est moi qui en suis choquée. Ma Marraine m'avait abonnée à la Semaine de Suzette. J'avais aussi été très frappée par un livre dont j'ai oublié le nom mais qui commençait par « Faillite Daubry, faillite Daubry » et racontait l'histoire d'une femme de pasteur, en Inde, qui se convertissait au catholicisme. Je l'avais prêté à mon amie Geneviève Boissier, elle habitait un grand appartement Boulevard Raspail, et me le rend en disant que ses parents avaient été très choqués qu'on me le laisse lire. Peut-être n'avaient-ils pas tort.

Nous achetions nos livres et cahiers chez Achille Hibruit, en haut du Boulevard Saint-Michel. Pierre habitait la maison au-dessus. Il prétend être sûr de m'y avoir vue, avec mes cheveux coiffés en macarons et n'avoir plus jamais voulu mettre de pantoufles depuis ce jour où je risquais de l'y avoir vu en cette tenue.

La chambre de nos Parents était chauffée par un poêle à bois, le salon aussi qui chauffait la salle à manger. C'est là que nous devons faire nos devoirs, les jumeaux avaient tant de fous rires que je préférais travailler dans ma chambre mais c'était une glacière. J'y ai fait toutes mes études sans chauffage. J'apprenais ' Yolande en sa chambre tisse un fil d'or, l'autre de soie...Je vous en gronde, ma fille, je vous en gronde de trop penser au chevalier '

C'est en janvier 1927 qu'à la suite d'une grippe Maman recommence une phlébite pour laquelle on l'oblige à rester couchée sous peine d'embolie. Le Docteur Comte venait souvent, mon Père soucieux voyait défiler les traitements les plus variés, jusqu'à des rayons ultra violets. La courbe de température inlassablement remontait tous les mois, interdisant le lever, la médecine ne connaissait pas encore le cycle ovarien ! Il y avait un cerceau au-dessus de la jambe immobile, Papa avait amené sa table de travail près du lit et nous, arrivant de classe, nous jetions nos cartables sur le lit et racontions nos journées, sûrs d'être écoutés avec toute la patience que des enfants ne peuvent toujours espérer. Deux ans, deux ans, les médecins ont fait rester Maman couchée sans bouger, Papa faisant l'infirmier. Peu de gens venaient la voir, le Pasteur Raymond Leenhardt, Tante Marguerite Flürer, Grand-mère de Claude et Annie Lauriol, Madame Georges Michel qui avait de si grands chapeaux. Comme les

jours devaient être longues ! Maman s'est alors beaucoup intéressée aux Primitifs italiens. L'année suivante, nous commençons l'Ecole du dimanche au temple de Pentemont. Mon père venait nous y rechercher et de là, toujours à pied, nous emmenait au Louvre voir les salles de ces Primitifs, nous les expliquait et rapportait à Maman impressions et documents. Je garde un bon souvenir de cette Ecole du dimanche. Textes de la Bible, grandes cartes de la Galilée, de l'Arménie aussi dont on nous apprenait les massacres, nous chantions avec cœur 'Comme un phare sur la plage, perce l'ombre de la nuit, l'amour de Dieu dans l'orage cherche l'homme et le conduit'. Les heures passées au Louvre à ce moment-là nous ont beaucoup marquées, je le mets au féminin car je crois que François les trouvait longues.

Nouveau souci pour nos Parents, Françoise attrape la typhoïde. Infirmière à la maison, dans sa chambre dont je déménage de nouveau. Angoisse pour elle. Mon Père à travers tout cela, rentrant du bureau, écrivait des articles sur la réorganisation de l'armée. Il y a eu une épidémie de typhoïde à ce moment-là qui a atteint la Maman de Pierre. Mademoiselle Sandoe qui s'occupait de nous dans la semaine, accompagnait, le dimanche, Pierre et Jacques à l'Ecole du dimanche de la rue Tournefort ! Grâce à Mademoiselle Sandoe nous avons pu suivre les cours de gymnastique suédoise que j'aimais. Elle a disparu pendant la guerre de 40. Sa dernière lettre à mes parents parle de transport d'enfants et nous craignons qu'elle n'ait été prise et envoyée en camp d'extermination.

Le grand événement de l'année était les vacances à Ligardes. Il était sous-entendu que nos Grands-parents maternels nous voyant pendant l'année à Paris, les vacances étaient réservées aux Grands-parents paternels. Nous partions les trois mois d'été complets. Mais cette année là Françoise avait besoin de recouvrer ses forces et nous sommes partis pour les vacances de Pâques. C'était l'émerveillement de voir la nature si verte car les étés de Gascogne sont terriblement chauds et nous avaient habitués à la campagne jaune des blés mûrs. Le départ en vacances commençait par un branle-bas où nous empilions dans les malles ce qui nous faisait plaisir, Maman ne pouvant le vérifier. Papa cordait, étiquetait, expédiait en petite vitesse et enfin nous engouffrait dans le wagon de la Gare d'Orsay, allongeant nos jambes derrière son dos pour nous permettre de dormir. Dans un demi-sommeil nous entendions crier ' Limoges, Vierzon ' et au

petit matin, très excités, c'était enfin Belvès, Le Buisson. A Agen nous prenions l'autobus, mais pas un autobus comme on peut les voir maintenant, c'était une vieille guimbarde jaune qui mettait la matinée à parcourir les 25 Kms qui nous séparaient de Ligardes après moult arrêts dans les côtes, dans les pannes, où tout le monde descendait. Plus tard Grand-père est même venu avec sa petite 5CV Citroën pour nous accueillir et ramenait François. Maman, héroïque, venait passer les trois mois chez ses beaux-parents pour être avec nous. L'été où elle n'a pu venir, nous nous sommes fait des maisons dans le laurier-thym, qui nous amusaient beaucoup mais dont l'air était paraît-il un peu toxique, fin des maisons dans les arbres.

Ma sœur et moi avons longtemps couché dans la chambre du bas, chacune dans notre grand lit à baldaquin, aux lourds rideaux. Pas un instant nous n'avons senti que ce déferlement parisien pouvait peser sur nos Grands-parents. Il semblait que cette maison pleine était leur joie. Lorsque nous arrivions Grand-mère sortait les jouets anciens, la lanterne magique, le kaléidoscope ou la poupée en porcelaine de Tante Guiguite que j'ai laissé tomber et dont la tête s'est brisée. Marraine, la Grand-mère de notre père restait beaucoup à la cuisine, aidée par Antonia qui venait le matin faire la cuisine, arrivant à pied depuis Bolens. Grand-mère était plutôt à la salle à manger, toujours prête à écouter ce que nous voulions lui raconter, sauf quand Grand-père faisait entrer un client. Sa vie de vétérinaire le réveillait souvent la nuit. On entendait crier sous ses fenêtres 'Monsieur Laffargue, la vache...' et Grand-père partait avec sa petite auto à l'arrière en forme de queue de canard. Il nous emmenait parfois faire sa tournée dans les fermes.

On ne nous laissait jamais sans rien faire. Il y avait les devoirs de vacances, les ramassages d'abord des poires de la Saint-Jean, puis les pêches, les groseilles à maquereaux, les fraises, puis les prunes de toutes sortes, d'Ente, Reine-Claude qui emplissaient d'immenses paniers, attiraient les guêpes, et destinées aux confitures dont nous emportions les grands bocaux à Paris pour l'hiver. Il y avait aussi les marches avec notre père quand il était là. « Avancez en file et vérifiez s'il n'y a pas un uhlan caché derrière la haie ». Plus tard avec lui ce seront de grandes randonnées. Pour l'instant le monde se réduit au jardin et à Lourion, la propriété, où les gerbières et le dépiquage sont les grands événements.

Par contre la sieste des adultes était un moment de liberté, c'est-à-dire celui où je pouvais me gorger d'histoires de fées, de princesses et de princes charmants dans une collection de petits livres roses qui avait dû appartenir à Tante Guiguite. Les oies tissaient des robes d'orties pour sauver leur princesse, un roi chassait sa fille préférée parce qu'elle avait eu l'impudence de lui dire qu'elle l'aimait comme du sel puisqu'il ne peut y avoir un bon aliment sans sel, dans le silence de la maison et la chaleur de la canicule ces histoires nourrissaient le rêve.

Il y avait les dimanches. Nous étions protestants, mais pour Grand-mère et Tante Guiguite, catholiques, pas question de ne pas nous associer à leurs dévotions. Vêtues des 'habits du dimanche' ma sœur et moi suivions assidûment processions et offices. Ou bien participant à la vie du village nous voilà demoiselles d'honneur au mariage de la fille du forgeron, la voisine. Etalage du trousseau, banquet, bal, rien ne manquait. Un matin dans la cour je tombe sur une bouteille, le verre sectionne une artère et mon Père a serré la plaie sans lâcher une seconde pendant l'heure qu'il a fallu pour avoir un médecin.

Lorsque septembre arrivait et que nous sentions la rentrée proche nous étions si pleins de soleil, de terre, de campagne que ce n'était pas triste de repartir. Grand-mère avait une larme en nous remettant dans la guimbarde et nous, nous amusions de voir près de nous les paniers pleins de volaille que les femmes déclareraient à l'octroi en arrivant sur le pont d'Agen.

## KREUTZNACH ET ANTIBES

En septembre 1928 notre Père est nommé Commandant. Il devrait donc faire un temps de commandement de deux ans. Kreutznach, petite ville de Rhénanie occupée par l'armée française est choisie, c'est le 3<sup>ème</sup> Bataillon de chasseurs à pieds. Grand branle-bas dans la maison. Nous voyons arriver dans la chambre de Maman des cartons d'où sortent des tenues complètes de marins, jupes plissées et pantalon bleu marine, vareuses à grand col et bérêts pour nous trois. Maman tenait à la bonne apparence de sa progéniture. Mademoiselle Sandoe reste à Paris, Mademoiselle Oresco nous accompagne.

Le départ est en juin 1929, gare de l'Est, le soir. Sur le quai trois enfants suivent émus et choqués la civière de leur mère posée tout en haut d'un chariot à couvertures. Elle était arrivée à la gare en ambulance. Contraste : nous montons dans un wagon de première, sièges en velours. Nous roulons toute la nuit, arrivant à Kreutznach le matin. Le break du bataillon tiré par deux chevaux nous attend. Nous habitons d'abord dans une petite maison d'une cité de sous-officiers, la nôtre n'étant pas prête, puis quelques jours après dans la nôtre, Weinkaufstrasse. Le commandant précédent n'avait sans doute pas imaginé que mon Père serait si exact, il devait y avoir d'autres surprises. Le 13 juillet nous nous couchons tôt comme d'habitude et sommes réveillés par une fanfare, celle du bataillon. Il est là en train de défiler sous nos fenêtres avec lanternes et lampions allumés. Mon Père bondit sur sa veste d'uniforme et l'enfile sur sa chemise de nuit pour se mettre à la fenêtre dignement, nous sommes tous les trois à une fenêtre plus discrète. J'ai encore le souvenir de la colère de mon Père le lendemain. On avait voulu lui faire une surprise pour l'accueillir, mais en zone occupée c'était tout à fait déplacé. J'ai compris qu'il y avait eu aussi des surprises chez le trésorier.

On ne peut se faire une idée de l'impression de luxe que nous avons ressentie en arrivant dans cette maison. Les pièces étaient grandes, meublées d'un goût allemand, mais tout était propre et en ordre. Les jumeaux avaient une chambre et événement unique dans ma vie, j'avais la mienne. Il y avait le chauffage central et des vitres doubles. Nous avons appris très vite assez d'allemand pour demander à la bonne le pain et le beurre du goûter. Pendant ces mois d'été, Mademoiselle Oresco était chargée de nous amener trois fois par semaine aux salines. C'était d'immenses murs de fagots de bois sur lesquels

tombait sans arrêt l'eau thermale qui dégageait des vapeurs baptisées fortifiantes, où nous nous amusions beaucoup à courir dans les coursives. Je faisais équipe avec un garçon presque noir, les jumeaux étaient le camp adverse. Mademoiselle Oresco est repartie pour raison de santé et c'est une vieille dame allemande qui nous accompagnait en nous apprenant des chansons en allemand

Nous avons un jardin, non soigné, où nous jouions avec le fils de l'officier habitant au rez-de-chaussée. Il s'appelait Rabani, je l'ai retrouvé à Paris au PCB. De l'autre côté de la barrière était un splendide jardin aux pelouses impeccables rempli de rosiers mais il ne fallait pas s'en approcher. Il appartenait à un industriel qui n'aimait pas les Français. Nous, nous contentions d'essayer de faire pousser des soucis aux affres de ma sœur lorsqu'elle rencontrait un vers de terre.

Mon Père, le dimanche, nous emmenait dans des randonnées à pied immenses. Il préparait les marches de son bataillon. Celle qui nous a laissé le plus grand souvenir a longé le Rhin de Bingen à Bachacha, 25 Kms. Nous avons déjeuné près de l'eau aux pieds du rocher de la Lorelei, mon Père nous chantait le lied, sommes passé devant la Mäusesturm dont il nous a raconté la légende, devant le Pfalz, château au milieu du Rhin et nous n'étions pas fatigués. Plus tard dans l'hiver, sous la neige, il nous a emmenés voir la Germania, immense statue de femme casquée, coulée avec les canons pris aux français en 1870. Il y avait beaucoup de corbeaux et mon Père qui nous récitait le poème de Victor Hugo ' vas, corbeau, brave mangeur d'homme... porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ulmer ', nous faisait coucher sans bouger dans la neige pour voir ce que les corbeaux feraient ! Il se cachait, mais notre immobilité n'était pas suffisante pour qu'il n'y ait pas d'erreur !

Par le train nous sommes allés à Heidelberg où il nous a fait visiter le vieux château et où nous avons eu bien sûr droit à la queue de renard qui vous saute à la figure dans la salle des immenses cuves à vin du Rhin ; à Mayence, sa cathédrale et la vieille église en contre bas de la route tant le niveau du sol de la ville avait monté, où nous avons déjeuné au cercle militaire. Une ville que je ne sais identifier était en Allemagne non occupée. Mon Père nous demande de ne pas parler français. Je revois encore la croix gammée qui était peinte sur la pierre blanche d'un pont. Mon Père nous dit ' regardez bien ce signe. Il risque d'être très grave pour la France '. C'était en 1930.

Un grand événement était arrivé à la maison. Les médecins, un militaire français et un médecin thermal allemand avaient pris sur eux de conseiller à Maman de se lever. Avec beaucoup de précautions et une jambe qui est restée raide, elle a recommencé à marcher. Un jour où nous étions dans la salle à manger, elle, dans le salon, a glissé et est tombée. Par la porte nous l'avons vue par terre et nous sommes mis à hurler. Cela n'a pas été grave.

A la rentrée nous sommes mis à l'école primaire française. Nombreux, serrés dans une petite pièce avec un seul professeur pour tous les âges, c'était la catastrophe. Je faisais l'équivalent d'une nouvelle 7<sup>ème</sup> et n'allais rien apprendre. Maman nous reprend à la maison et nous fait travailler pendant tout l'hiver. Les baignoires à remplir et les trains qui ne doivent pas se rencontrer n'ont plus été un problème. Grâce à elle tout s'était remis en place. Le soir Maman lisait aux jumeaux Le Livre de la Jungle. Je lisais dans mon coin. Le jour où je lis l'histoire de ' Rayon de soleil ' c'est une illumination. Voilà ce que je veux être. J'y ai souvent repensé !

Le 6 décembre sonnent à la porte deux individus déguisés. « Sind die Kinder brav ? » crient-ils. C'était Saint Nicolas et Knecht Ruprecht qui faisaient la quête dans le quartier, mais tombant sur un officier français ils étaient aussi terrorisés que nous trois qui avons été bien mis en condition ! Le jour de Noël, un sapin tout illuminé est descendu du ciel avec les cadeaux, des patins à glace pour les jumeaux, une trousse de couture, si je me souviens bien, pour moi. Mais un peu trop curieux, nous découvrons dans l'escalier menant à la chambre de la bonne les mêmes paillettes neigeuses que sur l'arbre, le Père Noël en a pris un grand coup.

Nos Parents recevaient les officiers et leurs femmes à dîner, le colonel et sa femme. Maman était aidée dans ces occasions par un soldat du contingent dont le métier était d'être cuisinier ou pâtissier. Je revois encore les kuggelhof et les couronnes tressées qu'il nous faisait. Les invitées arrivaient chaussées de « snow boots ». Elles s'asseyaient dans les fauteuils de l'entrée pour les enlever et nous, cachés dans le couloir, nous nous amusions de les voir faire.

Mais le gouvernement décide d'évacuer la Rhénanie en mars. Dans la cour de la caserne il y a une prise d'armes d'adieux à laquelle nous avons le droit d'assister avec Maman. Tout le monde a le cœur serré. Notre Père fulmine : « ce

gouvernement Blum est lâche, il cède devant les Allemands et cela ne nous attirera que des catastrophes ». Par rétorsion mon Père, sur son cheval, entouré de ses chasseurs, est allé tremper le fanion du 3<sup>ème</sup> BCP dans le Rhin.

Nous avons aimé ce pays aux paysages harmonieux et propres. La Nahe coulait au bas de notre rue, entourée de sa promenade 'la Roseninsel'. Nous avons été très intéressés d'être en pays étranger.

Tout tristes nous avons repris le break pour la gare en direction de Ligardes. Maman en a profité pour faire une cure à Barbotan où elle a rencontré Madame Jouhannaud, femme du préfet de Marseille. Elle allait être pour Maman une grande amie et nous a rendu un vrai service.

La nouvelle affectation de mon Père est Antibes, au 9<sup>ème</sup> BCA. Là aussi nous sommes accueillis à la Gare par la voiture à chevaux du bataillon. Avec enthousiasme nous découvrons la mer bleu-intense, le fort carré, la presqu'île de la Garoupe. Le problème du logement était difficile à résoudre. C'est ainsi que Madame Jouhannaud nous a prêté son ravissant mas provençal, 'le Mas Vieil'. Elle l'avait aménagé avec toute sa grande culture. Une aire de battage en faisait la terrasse à l'ombre d'un néflier. Nous avons dû y passer une quinzaine de jours car ensuite commençaient les manœuvres d'été dans les Alpes Maritimes.

Nous sommes partis nous y installer avec Maman. Première étape, Clans, petit village accroché à flanc de montagne au-dessus de la vallée de la Tinée. Il y avait eu tant de tournants dans notre autobus pour y arriver que nous l'avons baptisé Clans-les-transes. Nous étions dans un hôtel fleuri, niché dans la verdure. Je revois sur la terrasse un client qui faisait un tapis toute la journée sur un immense métier. Les officiers y revenaient certains soirs. Les propriétaires avaient deux jeunes filles, bien décidées à dénicher un mari. Aussi ont-elles inventé de faire une fête du baptême de nos poupons, cousu de jolies robes en dentelle, trouvé des dragées, déguisé un client en prêtre dyonisiaque et terminé le tout par un bal dont la musique sortait d'un gramophone 'voix de son Maître', que nous voyions fonctionner pour la première fois. Il fallait sans arrêt tourner la manivelle. Dans notre chambre, Françoise et moi, encore très excitées par la soirée avons inventé des chansons tard dans la nuit.

Nous faisons beaucoup de promenades. La nuit il y avait des lucioles, nous les attrapions et les mettions dans des boîtes avec l'espoir d'avoir de la

lumière dans notre chambre. Mais ces mâles enfermés n'avaient pas de femelles à attirer et tristement éteignaient leurs lumières.

Après Clans ce fut La Bollène. Entre les deux, une étape au fond de la vallée de la Vésubie toute sèche nous avait donné l'envie de ramasser des cailloux dans le torrent. Maman nous en fait vite ressortir en nous disant combien dans cette région les torrents étaient traîtres, que l'eau de la montagne pouvait arriver brusquement. Nous avons été si malades dans ce trajet en autobus qu'on nous a couchés à l'arrivée et que nous n'avons rien vu de ce court séjour. A La Bollène, ensuite, la lavande a été la grande occupation. Nous la ramassions puis la tressions avec des rubans pour en faire de petits paniers ou des hottes à mettre dans les armoires à linge. Fin des manoeuvres.

Retour à Antibes. Nos Parents avaient retenu une jolie villa près de la Garoupe 'Le Clos de l'Orangerie'. Une grande pièce, deux belles chambres donnant sur une terrasse, celle aux carreaux bleus pour les parents, celle aux carreaux roses pour Françoise et moi, avec un seul grand lit, François avait une chambre plus petite. J'entre en 6<sup>ème</sup> au Collège qui n'est pas loin. Nous faisons le trajet en groupe habitant le même coin, traversions un bois de pins pignons que nous aimions grapiller et courrions jusqu'à la plage quand c'était la saison. Notre Père nous avait appris à nager, il avait même voulu apprendre lui-même à faire du sauvetage de noyé. Nous attrapant à bras le corps, mais la tête sous l'eau, nous nous débattions et buvions la tasse tandis qu'il nageait avec effort.

Derrière la maison il y avait le château de Madame Kéraudrin, nièce de Flaubert., un paon y criait toute la journée. Après la mort de cette dame une grande vente aux enchères est effectuée. Mon Père y va. Il revient avec la jolie table Louis XVI qui est à Paris, les tissus verts et roses qui seront ensuite nos dessus de lit et rideaux parisiens, et la chaise longue cannée sur laquelle Maman a passé tant d'heures.

Nous étions très peu nombreuses dans la classe. Marie Paoletti et moi nous disputions les premières places ce qui ne m'est plus arrivé par la suite. Nous avons constitué dans la classe une sorte de club à idées très morales. Nous nous retrouvions les unes chez les autres et j'ai été bien étonnée en voyant dans la maison de ma camarade Germaine Paquet, dont le père était chiffonnier, l'étendue des hangars à vieilleries poussiéreuses.

Il y avait le latin que j'aimais bien dans l'histoire des grands hommes de la Grèce, mais il y avait la couture que jamais le Collège Sévigné n'avait mis au programme de ses futures intellectuelles. Au premier cours 'faites-moi un ourlet', quand j'apporte le mien, le professeur le retourne d'un air dégoûté « vous avez déjà cousu ? »- « oui, pour ma poupée » «-et bien vous pouvez recommencer » et de m'apprendre à faire des points au moins cinq fois plus petits que ceux que je lui avais fournis ! J'aimais le poème de Victor Hugo : 'Sous le toit qui nous vit naître un pampre étalait ses rameaux, ses grains dorés vers la fenêtre attiraient les petits oiseaux...'. Nous allions à l'Ecole du dimanche. Pour Noël chacun des élèves récitait à l'office un verset du récit de la nativité. La distribution des prix du Collège eut lieu dans la cour, sous les arbres, chœur des élèves, distribution des prix, une pile de livres. Cela n'existait pas au Collège Sévigné.

Nos Parents ont reçu les officiers du Bataillon. Cela eut lieu sur la terrasse, phonographe et disques prêtés par le mess des officiers. Après leur départ dans la nuit sereine et sous les étoiles, nous écoutons avec ravissement les Préludes de Debussy qui avaient été joints à la collection de disques de danse. Nous sommes à Antibes lorsque survient l'assassinat du roi Alexandre de Yougoslavie par un Croate à Marseille. Le Premier ministre français Louis Barthou est tué en même temps. Nous en avons été très émus en pensant au Préfet Jouhannaud. Plus tard il nous a raconté comment il avait en vain demandé des suppléments de sécurité que Paris n'avait pas accordés. Fantille, leur fille, cachée derrière des plantes vertes avait tout suivi.

Plus gaies, étaient à Cannes, les batailles de fleurs. On nous emmène voir le char du bataillon, nous partons avec un gros bouquet d'œillets à jeter au char sur son passage. Le char était entièrement fait d'œillets roses. Il y avait aussi la grande procession de la vierge de la Garoupe, haute statue portée par des marins et montée, suivie de toute la foule chantant les cantiques jusqu'au sommet de la colline, à laquelle nous avons bien sûr participé. Un dimanche nous partons avec nos parents au Trayas, cette journée est restée marquée dans nos souvenirs tant elle était heureuse. Papa a fait une aquarelle, pendant que François attrapait une rascasse avec une épingle au bout d'une ficelle et d'un bâton.

La Maréchale Joffre est venue à l'hôtel du Cap d'Antibes faire un séjour. Elle nous invite pour un goûter. C'était dans une vaste véranda dominant la mer, foule élégante, tous les trois bien sages accompagnant nos parents. A leur grande

honte, quand le vaste plateau de gâteaux nous a été présenté, au lieu de prendre celui qui était devant moi, j'ai longuement hésité devant tant de tentations.

Les vacances reviennent et les manœuvres du bataillon en même temps. Nous nous installons à Berthemont. Il y avait là un magnifique hôtel, l'Hôtel du Château, dont la vaste salle-à-manger entièrement vitrée donnait sur le panorama de la vallée et des montagnes. Maman était toujours avec nous. C'est ainsi qu'un après midi, assises sur la terrasse, je lui demande comment naissent les enfants. 'Je crains que tu ne soies déçue comme pour le Père Noël' – 'non, rien ne peut me décevoir plus'. Maman m'explique et je trouve cela naturel.

Nous avons eu là une visite émouvante. Oncle Jean venait nous présenter sa fiancée. Nous voyons arriver pour le dîner une grande jeune fille brune, très belle, mince, avec un long cou fin. Elle était suédoise et s'appelait Ingrid. Le lendemain dans leur torpédo découverte ils nous emmènent jusqu'à l'établissement thermal.

Un prêtre arrive à l'hôtel et ouvre la petite chapelle qui faisait partie du parc, il demande de l'aide pour la décorer, je m'active très émue, dans cette ambiance d'église catholique. Lorsque nous avons quitté Berthemont, le prêtre dit à Maman en me regardant : 'elle a beaucoup prié, Emma, dans cette chapelle'. Que cherchais-je ?

Cinquante ans après nous sommes revenus Pierre et moi à Berthemont. L'hôtel était un bâtiment à l'abandon. Sous un hangar une religieuse discutait aménagements, sans doute pour colonies de vacances. « un hôtel ici ? oui, il paraît qu'il y a bien longtemps il y avait ici un hôtel de grand luxe ». Je me suis sentie très vieille.

Début août étape suivante : notre Père nous emmène à pied rejoindre Saint-Martin-Vésubie. Maman et les bagages suivaient par le car. Nous partons à l'aurore, franchissons la montagne par des sentiers escarpés que le bataillon devait emprunter ensuite. Je demande à mon père pourquoi les mulets passaient toujours si près du bord, côté précipice. 'Parce qu'ils sont chargés de gros ballots de chaque côté et qu'ils ont peur d'être projetés dans le vide s'ils cognent la paroi avec un ballot dont ils ne peuvent connaître exactement l'encombrement'.

A St Martin Vésubie, la tente du mess des officiers était en face de l'hôtel. Grande activité et émotion pour les enfants, surtout le jour où nous sommes invités avec Maman à déjeuner. Chant du refrain du bataillon dont le numéro était celui du jour, charades « quel est le plus vieux vin de France ?- Le champagne parce que ça mousse tâche et grise ».

Le commandant et Madame Armengaud arrivent pour suivre les manœuvres en même temps que notre Père puisqu'il devait en prendre la suite. Maman et Madame Armengaud sympathisent aussitôt. 'Vous n'êtes pas assez coquette, venez je vais vous maquiller' Quand Maman revient rouge aux lèvres et aux joues, Papa horrifié l'envoie se relaver !

Un jour montant la côte arrivant au village nous voyons apparaître un bataillon d'infanterie. Qu'ils étaient lents et pesants, pour nous habitués au pas si alerte des chasseurs. C'était l'été 1931.

Nous passons à Pont-de-l'Arc. J'ai le souvenir du grand salon et du tapis qui le couvrait en entier, sur lequel, à plat ventre je lisais pendant des heures les « Heures joyeuses », collection que Grand-mère avait dans une bibliothèque placée entre les deux fenêtres ; devant la glace sans tain était un lourd rideau, froncé en bandes verticales. Près de la porte était un petit nègre en bois doré qui tenait un plateau sur lequel était déposé le courrier. Il y avait le piano et le grand canapé sur le mur en face séparés par une glace. Les chambres de nos grands-parents communicantes sont devenues le salon du premier, la chambre de nos parents était l'ancienne chambre de Maman, où était le secrétaire qui est maintenant en haut dans notre appartement. J'ai couché dans une petite chambre latérale devenue cuisine. Tati Jeanne nous faisait jouer au croquet et aux quatre coins entre les quatre platanes. Il n'y avait pas le puits. La cuisine était là où est celle de François, mais entière, avec une grande cheminée et une longue table. Par un dessin que je retrouve, je vois qu'il y avait une grosse cloche devant l'entrée et qu'un rosier grimpait sur le mur.

## PARIS

Fin de ces belles vacances de deux ans. Retour à Paris, à Denfert. Notre Père est nommé à l'Etat Major du Général Weygand, à l'inspection de l'infanterie ce qui lui vaudra beaucoup de déplacements avec le Général. Françoise et moi regagnons le Collège Sévigné, François rentre en 6<sup>ème</sup> à Montaigne. Je rentre en 5<sup>ème</sup> et dès la première récréation une fille plutôt boulotte, avec un très joli sourire, s'approche de moi. «Je suis la nièce du Commandant Armengaud, je m'appelle Magali Duchêne, voulez-vous que nous soyons amies ? » Je m'arrange pour qu'elle soit à côté de moi et jusqu'au bachot nous ne nous sommes plus quittées. Pendant ce temps à l'étage en dessous, en 7<sup>ème</sup>, Françoise faisait la même rencontre avec Simone, la sœur de Magali. Le retour scolaire était dur. Plus de places de 1<sup>ère</sup>. Un niveau très différent. Le latin devient obscur et l'allemand ardu. J'aimais les récitations : « Voici venir le froid radieux de septembre, le vent voudrait entrer et jouer dans les chambres, mais la maison a l'air sévère ce matin et le laisse dehors qui sanglote au jardin ». A la fin de l'année scolaire, les oreillons se sont compliqués d'un début d'encéphalite. Il faisait terriblement chaud, nous restons à Paris jusqu'au 14 juillet et pour la première fois voyons les bals sur la place Denfert et sous nos fenêtres. En convalescence je lis « Princesse de sciences », histoire d'une femme biologiste si passionnée par son métier que son mari l'abandonne. J'étais très impressionnée parce que c'était justement la Biologie qui m'intéressait.

L'Ecole du dimanche reprend à Pentemont avec le Pasteur Dartigue, mais, en contrepoint s'insinue de plus en plus la vision un peu féérique du catholicisme. Les vacances de Pâques à Ligardes y contribuent encore plus. Nous suivons tous les offices de la Semaine Sainte, le lavement de pieds, les enfants qui tapent des pieds pour imiter les juifs criant 'Barabas', les lamentations du Vendredi Saint, les statues couvertes de tissus violets, les cloches qui partent et qui reviennent au cri de « Je te croque » qui retentit dans toute la maison, la gigantesque brioche cuite au four du boulanger pour Pâques, tout se ligue avec l'accueil si chaleureux de

nos Grands-parents pour nous donner la conviction que le protestantisme était une voie de garage froide défigurant la chaleur de Jésus.

J'avais demandé un jour à Kreutznach à Maman quelle différence il y avait entre catholicisme et protestantisme. Elle m'avait répondu ' Les catholiques pensent que le Christ étant notre Seigneur nous devons l'adorer avec ce que nous avons de plus beau, c'est la raison de toute la beauté de l' Art et de la richesse qui l'entourent, le protestantisme pense que Jésus a vécu dans la pauvreté et que c'est donc dans la pauvreté que nous devons l'honorer'. La déferlante des chœurs, des cierges, des prières aux saints apprises par Tante Guiguite, des prêches bon enfant de Monsieur le Curé, tout se liguaient pour nous entraîner. Si bien qu'une nuit d'orage, à Vieux Boucau, où nous venions passer le mois de Juillet 1932 au bord de la mer avec Tante Guiguite et nos cousins, je me dis que je voulais devenir catholique et en parle à Maman le lendemain. Elle était compréhensive. Rétrospectivement je pense que ce problème la touchait aussi, intimement, pas sur le même plan, mais pour être plus près de notre Père.

Pour nos Grands-parents Bourguet cette évolution était très douloureuse. Grand-mère avait eu un ancêtre martyr et m'a montré la lettre écrite en prison avec son sang, demandant de rester fidèle à la Foi huguenote, elle doit toujours être à Meyrueis. Grand-père m'offre pour Noël la petite Bible que j'ai toujours. Au Printemps commencent les communions solennelles. Grand-mère m'emmène chaque dimanche dans un temple différent pour que je voie de belles cérémonies. Grand-mère était très pieuse, tous les jours elle méditait et connaissait des prières pour chaque moment de la journée. Tati Jeanne aussi. Plus tard elle deviendra religieuse protestante à Grandchamp, en Suisse.

Et c'est ainsi que pendant la classe de 5<sup>ème</sup> et une partie de celle de 4<sup>ème</sup> nous assistions, Françoise et moi à la messe à la chapelle Marie-Thérèse, avenue Denfert-Rochereau, œuvre pour les prêtres agés de Madame de Chateaubriand, avant d'aller à l'Ecole du Dimanche. Nous avons même installé dans la petite armoire qui séparait nos deux lits un autel rempli d'images pieuses devant lequel nous faisons notre prière.

Au printemps 1933 j'ai eu la première entrevue avec l'abbé Laurent à Saint Eustache et celle douloureuse avec le Pasteur Dartigue. Il s'inquiétait de voir mon frère et ma sœur suivre cet exemple. L'abbé Laurent était curé de Saint Eustache. Maman l'avait connu par Madame Jouhannaud qui s'était occupée du

tapis de mariage de Louis XIV caché dans la cave de l'église. Il me demande ce qui m'attire dans le catholicisme. Je lui réponds qu'il me semble y être plus près de Dieu, en particulier dans la communion. Je vois bien son étonnement à son regard. C'était un homme d'une puissante personnalité et cette réponse d'une petite fille ne l'aidait sans doute pas à résoudre ses problèmes.

Mais à la fin des vacances de Pâques notre Grand-père Bourguet meurt. Il y eut un service impressionnant à Pentemont, où le Général Weygand assistait. Nous étions tous en noir. Puis nous avons accompagné notre Grand-père à la gare et étions déchirés devant ce cercueil mis dans un wagon. Il allait retrouver Aix.

Baptême catholique dans la petite chapelle qui domine la nef à Saint Eustache. Inscription à la rentrée au catéchisme de Saint Sulpice avec l'abbé d'Inguibert, fils d'un camarade de Papa. Ce n'était pas confortable d'être beaucoup plus âgée que mes camarades, mais pleine de zèle je redisais les leçons de catéchisme à notre petite bonne qui n'en demandait sans doute pas tant. Première communion à Ligardes à Pâques à côté de Papa, le 1 avril 1934. Communion Solennelle à Saint Sulpice, en blanc, où nous remplissions la nef. Après-midi au Sacré-Cœur à Montmartre. La littéraire que je suis n'y trouvait pas son compte mais gardait toute sa ferveur. La Directrice du Collège me fait demander, c'était une personne très impressionnante, de toute sa hauteur elle me dit la part qu'elle prenait aux circonstances... et m'offre un livre qui m'a étonnée « sur le devoir d'imprévoyance ». Or s'il y a une chose que mon Père ne supportait pas c'était l'imprévoyance. La Foi avait des profondeurs qui m'étaient fermées ! Monseigneur Moussaron, ami de Madame Donnedevie m'a également convoquée dans un splendide hôtel particulier du Champ de Mars, m'a longuement parlé de l'idée de sacrifice et de son application dans la messe. L'année suivante en 1935, c'est la première communion de François et Françoise et deux ans après, à Auch, avec l'aide de Monseigneur Moussaron, c'est celle de Maman.

L'église catholique n'est pas tendre. C'est un vrai reniement qu'elle demande à ses catéchumènes. Cela m'a choquée parce que, tout de même, nous étions chrétiens. Les deux années suivantes je suis inscrite au catéchisme de persévérance à Saint Sulpice. Ce sont de jeunes séminaristes qui font les cours avec leur flamme et leur retenue en même temps. Lorsque l'un nous dit que

l'amour était question de volonté, j'ai eu la sensation d'une erreur. Je m'attendais à un approfondissement de la Foi et à une étude des textes religieux, or il n'était question que des sacrements en tant que signes.

Maman essayait de me sortir de cette préoccupation religieuse. Madame Andrieu, femme du meilleur ami de notre Père, connaissait une archéologue qui organisait des groupes de visites de monuments de Paris, nous y avons été inscrits, son fils Jean-Louis et moi. Visite des porches de Notre-Dame dans chacun des détails des sculptures, de l'ancien Trocadéro où étaient des moulages d'art antique et moyenâgeux. Pendant ce temps, je me noyais dans le latin avec la terrible Mademoiselle Jullion, suis auditrice pendant un trimestre. Tout s'est simplifié ensuite. Magali et moi étions également inscrites aux matinées classiques à l'Odéon. Pas un Horace, Cid, Athalie qui nous ait manqué. Je récitais Polyeucte avec flamme. La classe de 4<sup>ème</sup> a été celle des tragédies classiques, celle de 3<sup>ème</sup> des romantiques. Emotion pour « le Lac », Vigny, Musset : « J'ai tout perdu, ma jeunesse et ma vie et mes amis et ma gaieté, j'ai perdu jusqu'à la fierté qui faisait croire à mon génie... ». A l'entrée en 3<sup>ème</sup> une nouvelle se présente « Renée Boutet de Monvel », le professeur dit ' et naturellement vous venez du cours de Monvel', fou rire dans la classe. Notre duo avec Magali s'est transformé en trio.

En Janvier 1934 notre Père est nommé Lieutenant-Colonel . Rentrant du bureau il écrivait ses livres d'Instruction Militaire : Leçons du Fantassin 'soldat, lorsque tu revêtiras l'uniforme, songe que tu cesses de t'appartenir'. Puis Leçons de l'Instructeur. Ses livres étaient remplis de dessins faits à l'encre de Chine. Il ne perdait jamais un instant, même rentrant du bureau pour déjeuner, car nous rentrions tous à la maison.

Le téléphone fait son apparition sur la table près du lit de Maman. Il lui a sauvé la vie car elle était alitée avec une bronchite lorsqu'un feu de cheminée se déclare. Elle a pu aussitôt appeler les pompiers qui ont été très vite là, ont retiré le poêle, fermé la cheminée et tout éteint. Les cheminées étaient en si mauvais état qu'il a fallu démolir le mur de séparation entre les deux pièces sur les six étages et tout repeindre.

C'est l'année du premier voyage en Italie de nos parents. Nous restons tous les trois avec la bonne qui en profite pour nous affranchir de bien des détails qui manquaient à notre éducation. Nos Parents sont rentrés émerveillés de Florence, ils avaient eu à Rome le choc de voir « les balilas », la jeunesse défilant en chemises noires, ils avaient été reçus par le Pape. Rome au premier abord après la douceur de Florence leur avait paru froid, ils avaient tant étudié la peinture qu'à Florence ils l'avaient retrouvée, Rome c'était l'architecture. Le goût de l'Italie les a si vivement marqués qu'à la retraite ils ont suivi plusieurs années les cours d'italien à la Sorbonne et lisaient tous les soirs au lit des textes en italien ou en allemand.

Notre père, comme officier avait un cheval. A Paris, il ne lui était pas de grande utilité. Un « ordonnance » était chargé de l'étriller et de le sortir. Mais, comme dans le sapeur Camembert, il venait aider la bonne à l'entretien de l'appartement. Il arrivait de sa campagne et c'est avec étonnement que Maman lui entend dire « je n'ose pas enlever la poussière sur cette machine( le téléphone), pour ne pas abîmer les petites notes ». Les aspirateurs n'existaient pas. Il était donc permis jusqu'à 9 heures du matin, de secouer les tapis par la fenêtre. On les frappait à coup de tapette. Rentrant du bureau, Papa regarde le tableau qu'il aimait bien pour le rendu du brouillard d'eau bleutée au-dessus de la cascabelle de Tivoli, le tableau était ravagé, la peinture manquait par grandes plaques. Pris de zèle l'ordonnance l'avait tapé sur le balcon comme un tapis. Notre père a pu retrouver sur le balcon les écailles dispersées, a confié la réparation au Louvre et l'a mis sous verre. C'est le tableau de Salvator Rosa ou de son école qui venait de Tante Juliette Sanguinée. Elle l'avait envoyé à Grand-mère en même temps qu'un autre qui a été vendu pendant les enchères. Nous ignorons absolument comment ce tableau était entré en sa possession.

C'est à cette époque qu'a été carrelée et installée la salle de bain par le propriétaire. Il a même ajouté quelques années après, l'ascenseur.

A la fin de la 3<sup>ème</sup>, BEPC, car nous étions une école privée. Premier examen d'une série qui en comportera bien ... plus d'une vingtaine. Nous arrivions avec une bouteille d'encre se balançant au bout d'une ficelle car, si nous avions un stylo, ce qui était très récent, il ne comportait pas encore de cartouches. Il fallait le remplir au fur et à mesure des besoins.

Les vacances à Ligardes avaient pris une nouvelle dimension avec les fouilles gallo-romaines. Notre Père avait repéré à la surface d'un champ des débris de poterie sigillée et entrepris de fouiller. La couche archéologique n'était pas profonde et très vite c'est au couteau que nous écartions la terre. Progressivement au long des jours nous tombions sur la couche des grandes tuiles à rebord, brisées, puis la charpente calcinée, puis le carrelage du premier étage, le tout très enchevêtré et enfin le carrelage du rez-de-chaussée. Il était composé d'une mosaïque de cubes de brique de 4cm environ de côté. Il n'avait pas bougé depuis 1700 ans. C'est avec émotion que nous avons mis les pieds sur ce sol que personne n'avait foulé depuis que les barbares de 276 étaient passés, ravageant toute la région, ayant incendié cette ferme gauloise. Les petites monnaies trouvées là ont permis de dater l'incendie. Nous avons poursuivi la tranchée jusqu'au mur. Il était recouvert d'un enduit coloré en rose saumon et l'avons suivi dans l'espoir de trouver la porte, mais les vacances ont fini avant de l'avoir atteinte. Chaque jour apportait son lot de poteries, une fibule, des ossements d'animaux qui ont plus tard été expertisés au CNRS. Il y avait des ossements d'ours ! Plus tard dans un autre coin du champ mon père a trouvé une tête du dieu Mithra. Elle est maintenant au musée de Lectoure. Elle avait une émouvante expression de compréhension attristée. Or c'était la même qu'avait la grande statue de la Vierge qui présidait à la destinée de la famille depuis cinq générations avec un prie dieu devant. Cette Vierge avançait la main gauche comme pour donner son aide et sa main droite n'existait pas. Le sculpteur l'avait remplacée par une fleur en rosace. Elle semblait dire comme l'expression du dieu Mithra, « j'entends votre plainte mais ne peux pas tout pour vous ».

La cloche de l'Angelus de midi nous signalait le moment du retour, nous remontions la côte, fourbus, en nage. Grand-mère nous accueillait d'un ' mon Dieu, mon Dieu vous n'êtes pas raisonnables' et nous tendait parfois un petit verre de vin sucré.

Oncles Charles ,petit, sec, droit autant qu'il pouvait, venait à Ligardes partager avec notre père ses dernières observations. Son métier de vétérinaire le mettait au contact de la nature et il savait en profiter. Un jour c'était pour parler de fouilles paléontologiques, il avait en effet découvert un gisement qui avait intéressé l'abbé Breuil, savant éminent qui était venu chez lui et avait donné le

nom de « mus cadeoti » au rat que notre oncle avait découvert. Un autre jour c'était pour faire des expériences de radiesthésie. Un anneau au bout d'un long cheveu il s'escrimait à trouver des significations aux rotations de l'anneau. Le boulanger du village en était féru. C'était avec une baguette de sourcier qu'il officiait. Les cloches de l'église avaient été cachées à la Révolution. Mais où ? personne ne s'en souvenait. Il semblait que ce fût à Téoulé. Oncle Charles en tête, voilà le village qui se dirige vers le vieux moulin, et baguettes en action, un métal d'alliage qui avait la prétention d'être à peu près l'équivalent de celui de la cloche dans la main, un endroit précis est déterminé comme devant être celui où la cloche est enfouie. Quelques pas à reculons, toujours avec la baguette, devaient indiquer la profondeur à laquelle il fallait forer. Tout le village vaillant s'y met. Au bout de quatre mètres, le zèle diminue et les quelques clous rouillés trouvés ont sauvé l'honneur de la radiesthésie.

A la rentrée notre père est de plus en plus inquiet en voyant que le gouvernement ne se dote d'aucun moyen financier supplémentaire pour l'armement de l'armée. Il se rapproche alors du Colonel de La Roque et nous fait défiler devant la statue de Jeanne d'Arc avec les Croix de Feu. On l'a décrite par la suite comme une organisation fasciste, c'était à ce moment là une expression amère des anciens combattants de 14-18 qui, voyant les désordres de grèves, scandales financiers, pacifisme exacerbé, comprenaient que le gouvernement de gauche se plaçait uniquement sur un plan social alors qu'un danger national était en jeu et que la guerre qu'ils venaient de faire allait se reproduire alors que la France ne serait pas prête. Le gouvernement faisait comme si en ne prévoyant aucun armement la guerre serait évitée. On ne peut se faire une idée maintenant de la colère de ceux qui voyaient ce qui se préparait parce que la presse de gauche a minimisé cette responsabilité.

La politique envenimait tout. Un cousin de Grand-mère lui dit « je préférerais tuer un officier français qu'un ouvrier allemand » .

La politique rentre au Collège. Je suis en seconde. Les insignes apparaissent sur nos blouses (nous portons des blouses beiges), jeunesses patriotes, croix de feu, action française, sfio, si bien que la Directrice arrive dans les classes l'air sévère, nous fait un discours sur l'école républicaine et nous intime l'ordre de faire disparaître nos insignes.

En classe de français, le professeur nous demande des exposés. J'ai eu comme sujet « Justice et charité ». Dit, sans regarder mon texte, j'ai eu l'approbation des camarades, mais j'ai bien senti que madame Salomon n'aurait pas voulu que je plaide pour la charité. Devant l'approbation de la classe elle n'a sans doute pas osé défendre la cause de la justice qui était certainement son point de vue. L'exposé de Magali était sur la peur.

Madame Duchêne était pleine de dynamisme et de gaieté. Elle organise chaque année une séance de théâtre chez elle. La première année elle a composé elle-même la pièce en vers. Il était question d'un mendiant sur le Pont des Arts, la deuxième, c'était le Lutrín de Boileau, la dernière fois c'était une scène des Précieuses Ridicules. Magali et Annette Veau étaient les Précieuses, j'étais Mascarille puisque mes cheveux longs pouvaient être une perruque. Nous avons rejoué la pièce chez des amis, puis à Denfert. Le costume avait demandé forces discussions, finalement c'est madame Armengaud qui nous donne le « pongé de soie » permettant de faire une blouse dont les manchettes étaient à volants ! Tout en préparant nos rôles cela ne nous empêchait pas de discuter avec Magali de notre avenir. « Je voudrais être religieuse » - « moi, missionnaire ». Monseigneur Moussaron s'est arrangé pour venir donner la Confirmation à Paris, église Saint-Roch, Jean-Louis Andrieu était mon parrain. Il venait de perdre son père. Papa, pendant toute la durée de la maladie, est passé tous les soirs le voir en rentrant du bureau.

La rentrée en première amenait un changement, François rentrait en 2<sup>ème</sup> à Henri IV et les sorties commençaient. Nos parents nous inscrivent à des cours de danse ! François et Françoise vont chez les Bouvier où un cours est organisé entre cousins. Papa, lui, m'amène au cours de danse du Cercle Militaire place Saint Augustin. Pas plus tôt arrivés, un jeune homme s'avance vers moi « voulez-vous venir prendre un verre à l'entracte ? » Je l'ai trouvé vieux et ennuyeux !

Les leçons trouvent vite leur application. Invitation à une soirée chez les Vincent. C'était la première, mon Père m'accompagne, discute avec Oncle Maurice, puis à minuit sonnant me ramène bien gentiment à la maison. Autre invitation, cette fois chez les Bouvier avec cavalier obligatoire. Je tanne Magali jusqu'à ce que son frère Georges accepte de m'accompagner. Il était en taupe et

cela ne l'arrangeait sûrement pas. Il ne savait pas danser. Je me sentais très godiche à côté de mes cousines plus âgées. Mais Maman m'avait fait faire, par la couturière qui venait toutes les semaines à la maison, une jolie robe en voile rose et cela m'a réjoui. Aux vacances de Noël opération d'urgence de l'appendicite.

Grand-Mère Bourguet m'emmène à l'Opéra. C'était Lohengrin avec Georges Thill. Elle m'avait bien expliqué les thèmes à l'avance. C'était éblouissant et bien sûr très émouvant, surtout la scène où Lohengrin amène sa femme dans leur chambre pour la première fois, chanté d'une voix très douce ! Grand-mère depuis la mort de Grand-père avait de plus en plus de difficultés financières. Elle était très courageuse et a entrepris de travailler dans le journal « La Mode Pratique » où elle faisait des articles, en même temps qu'elle s'occupait de publicité. Je la voyais mesurer la largeur des annonces avec un centimètre. Comme elle s'intéressait à tout ce qui concernait la maison, elle m'a emmenée au premier salon des arts Ménagers.

Nous n'avions pas de radio. C'était une invention récente. Dans une revue pour jeunes je vois « comment fabriquer un poste à galène ». Mes parents me permettent d'acheter le nécessaire et le construis, mais aucun son n'en sortait. Oncle Jean qui habitait maintenant Clamart répare la soudure défectueuse et avec délice j'ai pu écouter de la musique dans mon lit le soir sans ennuyer personne. C'est avec ce poste que nous avons écouté les nouvelles en 40. Oncle Jean était devenu officier d'aviation. Avec Tante Ingrid ils avaient d'abord habité à Strasbourg. Là leur fils aîné, Georges, encore bébé, a eu une encéphalite qui l'a laissé infirme moteur cérébral.

Pour mes seize ans, mes parents décident de m'emmener à Strasbourg, ville de ma naissance. J'ai gardé le souvenir, au sortir de la gare, de la vision très Hansi de ces femmes en costumes rouges et grands nœuds noirs qu'elles ne portent plus. Nous avons dû très peu circuler dans la ville. Il me restait l'image de la cathédrale, par contre je n'ai rien oublié de la merveilleuse promenade vers Sainte Odile. La forêt était dorée par l'automne, nous avons dévalé très vite la colline, Papa et moi, pour reprendre le train à Ottrot.

Du cours de Français de Madame Pacquet qui était remarquable il me reste cette question : pourquoi lisez-vous des romans ? Nos réponses étaient variées, mais pas une de nous n'a répondu ce qu'elle attendait « parce que cela fait vivre

vite ». Le Latin aussi devenait plus facile. En particulier les poètes. Mademoiselle Jullion faisait dialoguer en latin les meilleures élèves. Le Bachot à la fin de l'année comportait français, latin, maths, physique et chimie à l'écrit, et, allemand, histoire et géographie à l'oral. Le moteur à explosion me posait des problèmes. Pourquoi parle-t-on de gaz alors que c'est de l'essence que l'on met dans la voiture. Je n'ai pas trouvé d'explication autour de moi et suis allée trouver Monsieur Duchêne, ingénieur, chez lui ! Or au bac justement, j'ai le moteur à quatre temps. En rendant ma copie je passe dans la rangée et aperçoit le dessin que faisait un garçon, j'ai compris qu'il y avait un monde entre la façon d'envisager un moteur pour un garçon et pour une fille ! C'est une époque où filles et garçons n'étaient pas mélangés dans les écoles ou lycées.

Nous ne sortions pas souvent de Paris, notre père n'ayant pas de voiture, mais parfois, par le train, nous allions en expéditions vers les châteaux de Versailles, Fontainebleau, la Malmaison. Par contre les Duchêne nous ont emmenées en voiture soit dans la maison qu'ils avaient achetée, « La Gottière » que Magali appelait la gélotière, soit en promenade. Avec eux nous sommes allés voir les « poux du ciel ». C'est ainsi qu'on appelait de tout petits avions personnels que les gens pouvaient construire eux-mêmes. Il y eut tant d'accidents qu'ils ont été interdits.

Je n'ai eu le bac qu'à la session d'octobre. Pendant l'été j'ai appris du vocabulaire allemand et lu des abrégés de devoirs de français, ce que j'aurais dû avoir l'astuce de faire un peu plus tôt.

Pendant les vacances nous sommes allés à Luchon avec Maman faire une cure. Le médecin qu'elle consulte était un cousin, pas revu depuis qu'elle était jeune fille. J'ai été très étonnée lorsqu'il dit à Maman qu'il se souvenait très bien d'elle et qu'il a sorti sa fiche. Il me semblait qu'il parlait d'une époque antédiluvienne. Maintenant, cela ne me semble plus du tout étonnant que des fiches ne datant pas de plus de vingt cinq ans se retrouvent ! Nous étions dans une pension de famille où la cuisinière faisait à chaque table la nourriture que la convive avait demandée. Le résultat était que la purée de la table A apparaissait sur la table B le lendemain, les tomates farcies de même, chaque femme prenant idée sur sa voisine pour son menu du lendemain. Quel casse-tête pour la cuisinière !

La rentrée en philo était la joie. Premier cours, morale, un jeune et beau normalien apparaît, s'appelle Merleau-Ponty, et nous annonce qu'il va nous entraîner toute l'année à travers les différentes philosophies connues depuis l'antiquité en prenant comme critère « l'idée du bonheur ». Un silence dans la classe... Il comprend que nous ne connaissons pas le sens du mot critère ! Et toute l'année ce fut un enchantement. Pour le cours de psycho il n'en a pas été de même, Mr Boegner était parfaitement ennuyeux. Celui de philosophie des sciences était fait par un professeur qu'avaient eu Maman et Irène Joliot Curie qui étaient dans la même classe. Pour le français, Mme Pacquet nous a savoureusement distillé « l'Annonce faite à Marie » et demandé des exposés sur les auteurs que nous choissions. Renée Boutet de Monvel nous a parlé avec charme de Katherine Mansfield.

Après la tension de la première qui était une classe lourde, la philo nous laissait beaucoup de temps. Fierté de partir à la Bibliothèque Sainte Geneviève demander des bouquins de philo des sciences, Henri Poincaré (oncle de Claude Villey), de dévorer autant de livres que je voulais. Ils étaient évidemment un peu trop orientés. Tout Péguy, Psichari, Claudel, Rivière, Père de Foucault et leurs correspondances, y passait. Pour être cohérente avec moi-même j'ai voulu faire du cathéchisme. On demandait de l'aide à Saint Etienne du Mont. Les premiers temps se sont bien passés. Nous avions une dizaine d'enfants autour d'une table. Puis le curé a décidé que les enfants de Mouffetard ne pouvaient suivre les mêmes groupes que ceux du Panthéon. Il a donc isolé les petits de la Mouffe dans une pièce au premier étage. Les premières volontaires s'en sont mal tirées. J'ai voulu essayer. Une partie de l'heure a été calme, puis la débandade s'est installée. J'ai compris que je n'avais aucune faculté d'autorité quand j'ai vu Agnès Desjardins, la fois suivante, mettre en rangs ces diables et leur faire monter en silence l'escalier.

Dans la cour de la maison qu'avait habitée Pierre, 135 Boulevard Saint Michel, il y avait une grande salle de conférences. L'abbé Zundel venait y faire réfléchir sur la Trinité, sur la façon de méditer, sur le don. Il était admirable de spiritualité. J'y allais très souvent avec des amies. J'ai vu là un moine aux yeux d'une insondable spiritualité.

C'est aussi l'année des sorties. La robe de bal rose, s'est ornée d'un boléro bleu, mon père me prêtait sa grande cape noire de gala, celle d'uniforme. La robe rose quelques années plus tard sera découpée pour orner le berceau de mon premier bébé à un moment où les jolis tissus et les robes de bal n'existaient plus. Au théâtre nous avons vu, avec les Duchêne, les Pitoeff dans l'Echange de Claudel. Chez les Duchêne aussi, rue Vauquelin, soirée où Magali arborait une grande robe de soie framboise splendide. Il y avait un des danseurs qui devait avoir au plus vingt huit ans et qui nous paraissait très vieux ! Le bac s'étant bien passé, les vacances étaient magnifiques. Mes Parents m'offrent un vélo. C'était, il faut bien dire, un vieux clou trouvé chez le garagiste de Saint Mézard. Mais qu'importe, il me permettait de faire les virées avec la bande qui s'était constituée, sous l'active gentillesse de mon frère et de ma soeur. Mazane Marcellin et son frère Louis, les Rizon, les Soubiran et leur cousin Jean Louis Andrieu, les Dufranc,. Avec eux, sans arrêt, pique-niques, visites de châteaux, tennis à La Bernèze puis danse dans le salon, et même, bains dans la Baise. Notre père nous accompagnait parfois faisant en vélo une mécanothérapie qui lui a bien assoupli son genou, resté raide après sa blessure. Quand j'ai réussi à prendre le tournant de Maridac pour aller visiter le joli petit château, j'étais assez fière, car ils allaient vite.

Mais il y avait aussi le silence, à Ligardes, l'immense silence de la campagne. Quand nous étions dans le jardin, aucune voiture ne passait sur la route. Notre Grand-père pouvait, avant chaque repas, aller « tirer le vin » à la grange en traversant la route sans s'inquiéter, geste que notre père a refait à son tour. Marraine pouvait aller nourrir ses poules dans le poulailler lui aussi à l'autre coin du carrefour.

Jean-Louis Andrieu était en hypo-Taupé et nous parlait sans arrêt des merveilles des maths. On me disait que pour le SPCN il valait mieux en avoir fait. Je n'avais plus à suivre que les cours de Physique et Maths pour Math Elem. Maman accepte à condition que je suive en même temps des cours de cuisine et de coupe.

Au Collège Sévigné il n'y avait pas cette classe. Inscrite à Duruy, j'ai la surprise de voir que nous étions cinq élèves dans le même cas, dont la fille de la

Directrice. Mon Père travaillait à ce moment-là aux Invalides si bien que nous faisons le trajet ensemble. Le matin, je prenais le métro, à midi nous rentrions et repartions à pied des Invalides à Denfert. J'en garde un bon souvenir. Au Printemps, près de Montparnasse et tout le long du Boulevard Raspail, les peintres étalaient leurs œuvres. C'est ainsi que mon père a acheté les petits tableaux encadrés de bois gris qui sont dans le salon. Le cours de maths de Mademoiselle Barbier était passionnant. Elle avait construit ses cours d'algèbre, géométrie, arithmétique comme un tout que coordonnaient les vecteurs. En travaux pratiques de physique, nous étions dans le même groupe, Marie Cécile Vaultrin et moi, et nous sommes tout de suite très bien entendues.

Donc je suivais en même temps les cours de coupe et cuisine que donnaient gratuitement à l'église St Dominique des élèves du cours de la rue Monsieur, très célèbre à ce moment là pour former de parfaites maîtresses de maison. Nos jeunes professeurs étaient à peine plus âgées que nous, généreuses et charmantes. Nous mangions ensuite en commun les plats préparés. Pour moi c'était la découverte d'un monde qui m'était inconnu. Les élèves étaient des ouvrières du quartier. Nous avions pourtant à peu près toutes entre 18 et 20 ans, mais elles me paraissaient tellement plus mûres. Chacune avait déjà des histoires sentimentales compliquées dont elles discutaient librement, leur langue était différente et le rite des repas leur posait un problème. J'étais amusée qu'elles viennent me demander « dis, la fourchette ça se met à droite ou à gauche de l'assiette ».

Pour cette année des 18 ans nos parents décident de donner une soirée. Notre père trouve que le « pick up » (puisque c'est comme cela qu'on appelait les tourne-disques) est un instrument barbare. Il demande donc à Mr Trofimov, mon professeur de piano, de réunir un orchestre ! Salon, salle à manger sont vidés de leurs meubles, le buffet est installé dans la chambre, un vestiaire est placé en bas de l'escalier. Toute la maison est prévenue. Les amis de François et Françoise ajoutés aux miens plus les danseurs des jeunes filles cela faisait plus d'une centaine de jeunes. Nous commençons tôt à cette époque mais l'heure de départ de l'orchestre nous a paru sonner bien vite quand à minuit il nous a dit devoir prendre le dernier métro. Notre père a généreusement octroyé une heure de plus et payé le taxi aux artistes. J'avais une robe de velours noir avec un plastron de

tissu plissé couleur cyclamen que j'avais fabriquée. Il y avait là les Duchêne, bien sûr, Marie-Cécile et son frère, Janine Laour arrivée en retard avec plusieurs danseurs dans un silence d'admiration et sans doute aussi Jean-Louis, le cousin Cluzel du Plan, les Vincent, les Lauriol.

Une soirée en entraîne d'autres, je revois celle chez les Vaultrin, plus tard celle chez Fantille Jouhannaud. Georges Duchêne était entré à Polytechnique. Il y eut la soirée du « point Gamma ». Françoise y avait grand succès. Nous y retrouvions des X du Gers, Mondin, Jeanneau. Des couples commençaient à se former. Paulette Duchêne et Pierre Boutet de Monvel, Geo et Renée. Mais tout cela sans grands moyens financiers puisque je me rappelle cet horrible manteau marron que Maman m'avait donné parce que trop grand pour elle !

Vers la fin de l'année scolaire, nous nous connaissions bien, nous les cinq ayant déjà leur bac, et réunies chez l'une d'elles, nous décidons de faire un esclandre ! Jean Louis était en taupe, il préparait « navale » et le concours avait lieu tout près du Lycée. Nous dessinons le plan du Lycée, précisons où était la salle des TP de chimie où nous devons être à l'heure où ces messieurs sortiraient des épreuves et leur faisons passer le plan. Au jour dit, nous étions un peu tremblantes, quand nous entendons des rugissements. Non seulement les navalais étaient rentrés en hurlant, mais ils étaient entrés par erreur dans une salle occupée par des petites qui étaient terrorisées. Le lendemain grand conseil des classes et penaudes, mais la directrice ne voulant pas qu'il soit dit que sa fille avait trahi, n'a puni personne !

Pendant que nous menions notre petite vie de jeunes, les événements devenaient graves. Tous les jours Papa rentrait de plus en plus sombre du bureau. La guerre était évidente pour lui et le gouvernement ne s'y préparait pas. Il allait frapper aux portes tant qu'il pouvait pour alerter un général ou tel ami qui pouvait toucher un membre du gouvernement. Autour de lui on disait « ce colonel, quel pessimiste ». Le pays ne pensait qu'à ses congés payés et Hitler s'armait.

Lorsque nos parents s'étaient mariés, fin 1918, ils ont vécu à Saarbrück en zone occupée leurs deux premières années, chez les Hertz. Pour que je puisse naître en France, Maman est venue toute seule passer un mois à Strasbourg. Puis elle est revenue avec son bébé chez les Hertz, dans cette rue où Prune a habité. En 1936, ces personnes juives, ont cherché de l'aide en France. Ils ont retrouvé mon

père et lui ont demandé d'essayer de faire entrer leur fils, militaire, dans l'armée française. Ce qu'il a fait. Pour le remercier ils ont offert à Maman « pour Manou » la petite miniature en ivoire que je garde près de notre lit et le coussin rempli d'une couverture marron dont Maman s'est toujours servie. Nous n'avons plus jamais eu de leurs nouvelles et avons beaucoup craint qu'ils aient été pris.

A Ligardes, les vacances étaient très pleines entre les travaux de maison et les expéditions en vélo entre amis. Maman loue un piano pour que je puisse continuer à travailler. Il sert plus souvent à jouer des valses et notre père aime bien que je lui joue les airs qu'il aime. A la maison nous sommes souvent nombreux à table. Pas par nos amis, eux nous les voyons en pique-niques, mais parce que Tante Guiguite avait tant de plaisir à revenir à la maison familiale avec ses enfants. Lorsqu'elle est là le soir, nous chantons après le dîner autour de la table des chants gascons avec la voix chaude de notre père et parfois nous allons chercher Marraine pour qu'elle danse avec lui le « rondo » en particulier le Rondo de Mouchan. Elle portait toujours la coiffe gasconne.

Marraine était née dans la commune de Daubèze, près de Lamontjoie. C'est un coin qui a beaucoup de charme. Une petite église y est nichée dans la verdure. Ce sont des amis qui ont habité ce hameau, leur génération a disparu. Mais elle, Marthe Lapeyronie, s'occupait avec son père, veuf, d'une propriété « le petit Pradet » à flanc de colline. Une tante avait un hotel restaurant en face de la maison de Ligardes et voyant « la belle de Daubèze » comme on l'appelait paraît-il, perdue dans sa campagne, l'a fait venir pour l'aider. D'autant plus qu'habitait dans la maison en face un jeune forgeron dont l'adresse était réputée. C'est ainsi que s'épousèrent Marthe et Victor Barrère. Ce sont les parents de Victor qui avaient bâti les débuts de la maison. En bas était la forge, au-dessus la pièce commune dans laquelle était déjà la statue de la Vierge dont il était question plus haut. Victor et Marthe ont doublé la maison. Victor est devenu un expert en machines agricoles. Il avait vendu jusqu'en Roumanie un soc de charrue qu'il avait inventé. Plus tard il a représenté les machines agricoles Massey Fergusson et maintenant c'est un arrière-arrière petit fils qui les représente pour la France. Marthe a vendu le Petit Pradet pour acheter la jolie propriété de Lourion qui était près de chez eux et s'en est occupé. Leur fille Emma a vécu son enfance à Ligardes, plus tard elle est allée en pension à Agen chez les demoiselles Nougès.

Ce furent les grands souvenirs de sa vie. Elle garda toujours des liens d'amitié avec ses compagnes de pension. L'une d'elles devenue Madame Desbarats a été la correspondante de notre père pendant tout le temps de son pensionnat au lycée d'Agen. Emma a épousé Alfred Laffargue, vétérinaire, dont la maison était au bas de la côte de la route de Condom et qui est venu habiter chez elle. La branche ligardaise n'avait pas la bougeotte !

Pendant l'été 38 nous n'avons pas arrêté. Tennis chez les Soubiran, préparation de la pièce de théâtre « les Papillottes » récit de la vie du poète gascon Jasmin, baptême de la moto de Jean-Louis qui avait été reçu à Navale, et brusquement tout s'arrête. L'Allemagne envahit l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie. Notre père est rappelé d'urgence à Paris. Va-t-il y avoir déclaration de guerre ? Personne ne bouge. Daladier signe les accords de Munich qui abandonnent la Tchécoslovaquie aux Allemands.

C'est pendant ce même été que Pierre et Jacques avec les deux Mayor ont fait en vélo Bordeaux-Nice, campant un jour, sans deviner l'avenir, dans la prairie de Pont de l'Arc qui descendant alors jusqu'à l'Arc.

A la rentrée de 1938, mon frère prépare et aura ses bacs de math et philo, ma sœur le concours d'entrée aux Arts Décoratifs. Sous son lit s'accumulent les grandes planches de dessins au fusain qui m'impressionnent et elle est devenue cheftaine de louveteaux. On ne peut imaginer l'épanouissement que le scoutisme lui a apporté. J'entrais au SPCN. L'arrivée dans l'amphi de la rue Cuvier a été un choc amusant. Nous étions environ 1250 et presque que des garçons alors qu'à Sévigné et Duruy nous n'étions que des filles. Cette mer de têtes de garçons dont la seule différence à première vue était la couleur de leurs cheveux m'a bien étonnée. J'y retrouve Marie-Cécile et Odile Vanuxem (cousine germaine de Pierre Macheras que nous ne connaissions bien sûr pas encore). Biologie animale et végétale, physique, chimie, géologie, s'accompagnaient de travaux pratiques. Pour étudier le sang circulant, on nous fait clouer sur une planchette, une grenouille. J'ai commencé par les pattes arrière et, elle, joignant ses pattes avant, m'a regardé d'un air suppliant, je n'arrivais pas à continuer. Le professeur me regarde d'un air goguenard « alors, Mademoiselle, vous ne voulez pas faire votre médecine ? », triste je me suis exécutée lui clouant lâchement les pattes avant Je savais que je voulais faire de la biologie, mais, ayant demandé conseil à des

personnes de laboratoire, elles m'avaient dit que j'avais deux voies pour y arriver : soit la faculté des Sciences soit la Médecine. Dans le doute je faisais le SPCN, les cours étaient communs. Pour la médecine, il n'y avait pas de concours d'entrée comme maintenant, mais une sélection assez rigoureuse puisque la moitié de la promotion était éliminée. Nous étions si nombreux dans l'amphi que des visites étaient inaperçues. Pas celle de Janine Fontaine (Laour) ! Arrivée avec un manteau bordé de fourrure et une toque assortie, sautant de travée en travée pour arriver jusqu'à moi, elle avait eu le temps de récolter bien des regards !

Notre père étant Colonel devait faire, comme il l'avait fait pour son grade de commandant, un temps de commandement. Parce qu'il a toujours été prévoyant, il a pensé qu'il avait des filles en âge de se fixer et comme il était très attaché à son sud-ouest, il demande comme commandement, le régiment de Bordeaux. Il s'est trouvé qu'un officier bordelais, Duché, devait venir à Paris, l'échange d'appartement est projeté, ils viennent chez nous, trouvent trop petit. Pour nous ce premier contact avec Bordeaux a été drôle car nous n'avions jamais vu chez une femme, tenue aussi clinquante. Finalement nous louerons un appartement dans la même maison, cours Pasteur, mais notre père n'y mettra pour ainsi dire pas les pieds puisqu'il sera parti dans les Ardennes.

Il fallait quitter Paris. Autant le départ pour l'Allemagne et la Côte d'Azur avaient été une fête, autant ce départ dans l'atmosphère de guerre qui planait était déchirant. J'ai le souvenir d'avoir marché pendant des heures dans les rues pour leur dire adieu, car j'avais l'impression que je ne reviendrai jamais à Paris, que c'était le grand tournant de ma vie.

Grand Mère aussi quittait son appartement pour toujours. Elle donne à mes parents ses quatre plus beaux fauteuils et son bureau marqueté (qui sont maintenant chez François et Françoise). Ses ennuis financiers l'obligeront à faire exécuter une vente aux enchères de son mobilier de la rue du Val de Grâce. La maison d'Aix était très lourde pour elle, elle l'avait louée plusieurs étés au frère du peintre Bonnard. J'ai toujours l'espoir de trouver sur une de ses toiles le souvenir d'une journée passée chez son frère. Mais il n'y est peut être même pas venu. Grand-mère s'est alors installée à Meyrueis qui était sa maison de famille. Le père de Grand-mère, Henri Belon avait été Conseiller à la cour à Orléans, puis

député de la Lozère. Il avait épousé Eugénie Lamarche originaire de Florac. La maison de Meyrueis était déjà à ce moment là depuis six générations dans la famille, achetée par Jean Belon, banquier, descendant d'un frère de Pierre Belon, docteur de la Faculté de Paris, biologiste naturaliste, assassiné en 1517 au Bois de Boulogne.

## LA GUERRE – BORDEAUX

Comme toujours, Ligardes était pour nous le refuge où nos grands-parents nous accueillait à bras ouverts. Notre père avait été plusieurs années auprès du Général Weygand, puis quand celui-ci a été mis à la retraite, il a été nommé chef d'état major à l'Armée des Ardennes.

Le 21 août, alors que notre père venait de finir sa permission, il apprend le pacte germano-soviétique, c'était l'agression imminente de la Pologne et donc la guerre.

Qu'avons-nous fait cet été là ? Rien d'extraordinaire. C'est cela qui est étonnant. Seulement le souvenir d'une immense tristesse qui planait. Nous voyons afficher sur la porte de la grange l'Ordre de Mobilisation générale. En dehors de notre père, aucun de nous n'était concerné. Je nous revois même chez les Soubiran en train d'apprendre à tirer les cartes. Maman qui revoyait ses souvenirs de la guerre de 14 ne retrouvait aucune des sensations de cette époque.

Les Allemands ne bougeaient pas, les troupes françaises non plus. Il n'y avait pas la télévision pour faire participer le pays et les journaux ne parlaient que de statu quo. Si bien qu'il a été décidé d'aller vivre à Bordeaux puisque l'appartement était retenu meublé, pour que nous puissions continuer nos études. C'était un bel appartement à l'angle du cours Pasteur. Grand salon avec un piano à queue, salle-à-manger dont la table était éclairée par de petites lampes individuelles. Une charmante petite basque aidait Maman. Françoise et moi partagions la même chambre, remplie par les propriétaires de romans policiers qu'ils avaient laissés. La vaste salle de bains comportait un certain nombre de porte-chapeaux qui évoquaient une vie bien différente de celle que nous avions connue à Paris. François rentrait en prépa de Saint Cyr, Françoise aux Arts Décoratifs repliés sur Bordeaux et je m'apprêtais à commencer le certificat de maths pour continuer la licence de sciences. Nous allions à la messe de rentrée des étudiants, quand mon frère me dit « alors c'est demain que tu deviens matheuse ». Pendant toute la messe je rumine cela . Pourquoi ne fais-je pas la médecine, c'est plus généreux . Je m'imaginai aidant les uns et les autres... Dès le lendemain je vais à la Fac de Médecine, sur la place de la Victoire et demande à m'inscrire. « Mais les cours ont commencé il y a un mois ! Il y a le premier examen d'ostéologie dans quelques jours ». Je m'inscris quand même. Dans l'amphi je

reconnais quelques parisiens que la déclaration de guerre avait repliés sur Bordeaux, demande à un d'eux des conseils pour l'examen, généreusement il me prête un squelette pour que je puisse travailler plus vite à la maison. Mais le soir, quand ma sœur rentre dans la chambre et découvre son nouvel habitant, elle a eu si peur que j'ai dû en vitesse le faire disparaître le plus loin possible.

Bordeaux était une belle ville, aux maisons basses et noircies. Nous n'y connaissions personne, mais très vite nous nous organisons. Au centre des étudiants catholiques je trouve une machine à coudre à la disposition des étudiantes, à l'église de la Madeleine les sermons étaient flamboyants par un dominicain, le Père Valette. Je l'entends encore dire « cinquante fois vous croirez avoir trouvé la femme que vous attendez, cinquante fois vous serez déçu mais la cinquante et unième ce sera la bonne et pour la vie ». Il pleuvait, il pleuvait. Nous nous donnons rendez-vous avec Maman sur les bords de la Garonne, j'arrive un peu en retard, elle était là, petite silhouette sous la pluie, avec tout son amour.

Les cours avaient lieu dans de beaux amphithéâtres. Nous étions nombreux, mais moins de dix filles et en chapeau ! Les matinées se passaient à l'hôpital. Affectée en Médecine Générale on me confie deux lits. C'était ainsi que nous étions mis dans le bain sans connaître même le nom des maladies. La première chose dont j'aurais eu envie, c'est d'un dictionnaire pour comprendre tous les noms qui défilaient. Les salles étaient immenses, les lits côte à côte, lorsqu'un malade était mourant on mettait un paravent autour de son lit. C'était des religieuses, sœurs de Saint Vincent de Paul qui s'occupaient des soins. Si l'on nous confiait un malade ce n'était pas pour le soigner nous en étions bien incapables, mais pour l'interroger et en établir sous le contrôle de l'interne, son histoire. Je n'oublierai ni la première malade décédée quelques jours après d'un pouls lent permanent, ni le premier malade que le patron a découvert sans façon.

Notre père a une permission pour Noël. Il est maintenant à la tête de la 24ème demi brigade de chasseurs, en Lorraine. Il passe par Bordeaux pour nous emmener à Ligardes. Dans ce bel appartement qu'il ne connaissait pas, dans lequel il n'avait pas imprimé sa marque, il était désorienté. Maman y avait été elle-même avec aisance. L'hiver avait été très froid au front, et parfaitement calme, notre père au régime de la popote avait même grossi. Un trimestre de plus se passe normalement. Une autre permission pour Pâques.

Lorsque les cours reprennent les rangs sont plus clairsemés. Cours d'histologie, je vois sur un banc en face un garçon que je n'avais jamais vu. Très brun, très mince, il écoutait le cours sans prendre de notes (il s'était aperçu que tout était dans un livre), avait un air de gravité, de sérieux qui m'ont fait un tel effet qu'au cours suivant lorsqu'il passe dans la travée, je ne peux m'empêcher de lui sourire. Nous avons suivi des cours côte à côte, cherché à suivre à l'hôpital les mêmes consultations, et lorsqu'assis sur le même radiateur, dans une consultation de Delmas Marsalet, le neuro-psychiâtre, je le vois suivre sur des fiches qu'il avait préparées, le déroulement du questionnaire du malade alors qu'aucun des camarades et moi la première n'en aurions été capables, j'étais subjuguée ! Comme j'étais bien près de lui, je n'avais jamais eu cette sensation de détente. Nous décidons de revoir ensemble l'anatomie qu'il n'aimait pas et qui pour moi était au contraire très logique. Je vais chez lui, Quai des Chartrons. Maman me regarde partir avec un sourire amusé parce que j'avais mis mon tailleur neuf. Arrivée au 135, je sonne, un monsieur qui m'a paru très grand et très fort apparaît et me dit d'une voix grave « les camarades de mon fils ont l'habitude de monter directement dans sa chambre », j'ai une seconde d'angoisse « est-ce-que je me suis trompée ? » Puis nous demandons à un autre camarade de travailler l'anatomie avec nous . C'était Lapalle, le major de la promotion des navals. C'est avec beaucoup de peine que nous apprendrons sa mort en Indochine.

Et brusquement, tout se déclenche. L'Allemagne envahit le Danemark et la Suède le 8 avril et les ports de Norvège. On décide une contre offensive en Norvège. Les bataillons de chasseurs alpins doivent partir et s'embarquer à Brest. Papa et Maman décident que je les accompagne, pendant que Françoise et François restent à Bordeaux. Nous rejoignons les bataillons à Landivisiau, puis Morlaix et le 1<sup>er</sup> Mai, c'est l'embarquement à Brest. Les bateaux sont à quai, du haut des remparts nous voyons ce grouillement d'hommes montant dans les bateaux, les mulets soulevés dans des filets, les pattes dans le vide, embarqués par des grues, les heures passent, nous avons le cœur serré. Le départ est remis. Mon père décide d'aller voir Jean-Louis<sup>4</sup> à son Ecole. Nous y allons en autobus, mais à peine dans l'allée de l'école une alerte sonne. Nous nous précipitons dans le fossé. Les élèves qui étaient en train de grimper à des haubans terrestres disparaissent.

Des avions passent, la DCA entre en jeu, des éclats tombent tout près de nous. L'alerte se termine, nous allons au parloir où Jean Louis nous rejoint cinq minutes. Le soir Maman et moi reprenons notre train pour Bordeaux. Nous trouvons François et Françoise très émus, une alerte avait eu lieu la nuit précédente, ils étaient descendus dans la cage d'escalier en emportant les papiers de famille.

Les bateaux de la demi brigade de notre père, n'ont pu aller jusqu'en Norvège. L'avance allemande était si rapide que le commandement en avait besoin en France. On les débarque près de Glasgow à Greenoch que Luc et Yannick connaissent . Puis retour à Brest sur quatre bateaux dont le Chantilly, protégés par les torpilleurs. Transport vers la Somme.

La Belgique est envahie, le roi est obligé de capituler, l'armée des Ardennes enfoncée. La population du Nord de la France commence à déferler vers le sud. A la gare de Bordeaux c'est l'immense arrivée des réfugiés. Les jeunes scouts ou étudiants sont mobilisés pour aider. Françoise en uniforme est sur le quai, Pierre est là, lui aussi en uniforme d'éclaireur, ils se font le salut scout. J'ai un petit pincement au cœur. Chacun s'empresse, distribue des sandwiches, aide les femmes encombrées de paquets et d'enfants, et surtout, ce qu'on ne peut imaginer à une époque où du linge jetable se trouve partout, cherche à les dépanner.

La rapidité de l'invasion est terrible. Le 6 Juin, la Somme est traversée, les troupes se replient, les avions allemands les poursuivent, pas d'aviation alliée ; le 10 Juin, les allemands sont à la Seine, les débris de la division de notre père sont repliés vers St Valery en Caux, Veules les Roses avec un espoir d'embarquement , il ne reste presque plus de munitions, la division a été attaquée par les allemands de Rommel, les pertes sont énormes. Ils ne pourront pas atteindre Saint Valery en Caux qui est déjà pris.

A Bordeaux, c'est le dernier cours. Au moment où j'arrive à la fac, un jeune homme s'avance et me dit « Delons est obligé de partir et ne peut venir ». La description de Pierre avait été bien précise pour que Jacques puisse ainsi me reconnaître ! Les examens n'ont pas lieu. Pierre et Jacques, avec les deux frères Mayor partent à ce moment-là vers Bayonne pour gagner l'Angleterre s'il le

fallait. Nous, quittons l'appartement et Bordeaux, Maman nous emmène à Ligardes. Elle sait que c'est là que nous aurons des nouvelles de notre père.

Là aussi c'est le déferlement des réfugiés. Nous en logeons dans la maison. Pour nous remercier ils nous laissent un kilo de sucre. Pour l'instant, dans le sud, nous ne manquons de rien. Eux, savent déjà que cela peut manquer. C'est sur le petit poste à galène que nous suivons cette fuite éperdue des parisiens, du gouvernement vers Bordeaux, que nous entendons dire que l'armée française est prisonnière des allemands et que l'armistice est signé. De Gaulle a accusé Pétain plus tard, de trahison d'avoir signé l'armistice. Des millions de français étaient sur les routes fuyant l'avance prodigieusement rapide des allemands. L'armée était prisonnière. Il fallait essayer de préserver ce qui pouvait l'être encore, les troupes et surtout l'Afrique du Nord qui était le dernier retranchement d'où les alliés pouvaient nous aider à repartir. La France est alors coupée en deux. Jusqu'à la Loire et toute la côte, donc Bordeaux, c'est la zone occupée par les Allemands.

A Bordeaux, une bombe était tombée sur la maison des Delons, sur les quais. Mamie revient de Prats et trouve sa maison démolie sans savoir ce que les siens étaient devenus. Par miracle il n'y avait eu personne dans la maison. Ils ont alors habité rue de Soissons.

Dans notre petit coin de Ligardes, nous ne bougeons pas. La pharmacienne de Lectoure ne savait plus comment faire, son mari et son commis étant prisonniers, j'y suis allée un certain temps. Mais je pense que j'aurais mieux fait de rester à Ligardes pour aider, comme Françoise, à l'accueil des réfugiés. Puis j'apprends que les examens vont avoir lieu. Maman revient avec moi à Bordeaux. Nous logeons dans une pension d'étudiants, rue du Ha. Dans la petite rue étroite qui y menait, j'étais chargée d'une lourde valise, deux soldats allemands veulent m'aider. Je refuse en allemand. C'était les premiers que je voyais. Pierre n'avait pu être là pour les examens étant à Bayonne et les a passés en Octobre. L'oncle de Pierre, André, avait été pris dans la nasse à Dunkerque espérant embarquer, il était interprète dans l'armée anglaise. Il a été vu sur un bateau, aucune nouvelle de lui n'a jamais pu parvenir à ses frères, or on sait que des anglais rejetaient à l'eau les soldats qui n'étaient pas anglais.

Nous étions sans nouvelles de notre père. Je dis à Maman, il a dû passer en Angleterre. Maman me répond, je ne pense pas. Papa, s'il le peut, essaiera de tout faire pour revenir et regrouper ce qu'il pourra d'armée en France. Maman le connaissait bien.

Le 4 Juillet à minuit, on frappe à la porte. C'était lui, avec un officier. Pour résumer ce qui s'était passé, je vous recopie la citation à l'ordre de l'Armée : Colonel Laffargue, Commandant de l'Infanterie Divisionnaire 40. « Du 6 Juin au 13 Juin a commandé avec autorité et bravoure les chasseurs de la 40<sup>ème</sup> division. Jamais découragé au cours de durs combats menés depuis la Bresle jusqu'à Saint Valery en Caux, a su les animer de son ardeur et de sa ténacité. Le 13 Juin, alors que la division réduite à 1300 chasseurs encerclés par l'ennemi était contrainte de cesser la résistance faute de munitions, n'a pas voulu être capturé et a décidé de rejoindre les lignes françaises. Toujours en uniforme de chasseur a effectué au milieu des troupes allemandes un parcours de 300kms, franchissant la Seine par un moyen de fortune, échappant aux balles et aux poursuites des éléments rencontrés et surmontant grâce à son sang-froid et à sa persévérance les pires difficultés » 21 Août. Weygand.

Pendant que tout ainsi était angoisse et désespoir que faisais-je ? Dans un coin du jardin je me revois en train de lire « Autant en emporte le vent » ! Nous avons retapissé et repeint la chambre du haut qui est devenue la nôtre. Marie-Cécile et son frère François qui venait d'être admissible à l'X, étaient repliés avec leur famille à l'île Jourdain, sont venus nous voir, nous décidons d'aller dans les Pyrénées en vélo. Munis de la tente de scout de Françoise, de ses énormes marmites, de provisions, nous nous donnons rendez-vous aux pieds du grand escalier d'Auch. La tête de François Vultrin nous voyant arriver avec nos vieux clous et cet équipage d'objets hétéroclites a été assez drôle. Il n'a pas hésité un instant, prenant sur son vélo une grande partie du harnachement, il dit « en route ». La première nuit sous la tente nous devons être bien fatigués car ayant laissé dehors nos provisions, nous n'avons rien retrouvé le lendemain matin et n'avons rien entendu. Nous sommes arrivés à Gavarnie. Le cirque était déjà dans l'ombre. Nous plantons la tente, mettons le réveil très tôt pour faire l'ascension du Piménée et nous retrouvons dans l'eau. Nous étions sur le chemin d'un ruisseau à sec la veille. A près de 3000m le sommet avait la largeur d'une table de salle à

manger. L'ombre d'un aigle nous a recouverts, nous avons laissé un papier avec nos noms dans le tas de pierres à cet effet quand François Vaultrin nous dit « je vous laisse descendre seuls et pars en avant pour savoir le résultat des concours ». A Lourdes un mot de lui nous apprenait son admissibilité à l'X et Normale Sup, il partait directement pour passer l'oral. Il a choisi l'X et a été tué dans la campagne d'Alsace.

## ROYAT-CLERMONT FERRAND

A la rentrée notre père étant nommé Directeur de l'Infanterie à Royat, nous nous y installons dans le cabinet d'un médecin ami, le Dr Boucommont. François préparait son concours d'entrée à St Cyr à Valence où l'école militaire de La Flèche avait été repliée. Françoise et moi couchions dans le cabinet de consultation. Comme ce médecin ne recevait chez lui que l'après-midi, nous lui laissions la pièce en ordre avant de partir à l'hôpital. La pièce était luxueusement meublée, tapis, candélabres, il tenait absolument à ce que les rideaux soient à moitié fermés ! J'ai eu la permission de louer une vraie radio.

La Faculté de Strasbourg était repliée à Clermont Ferrand, nous avions donc les cours en double puisque chaque professeur devait donner son quota d'heures de cours. Il y avait émulation entre les deux Facultés, nous n'y perdions pas. Je faisais à pied le trajet Royat-Clermont aller et retour, tout en répétant les listes d'anatomie. Dans le service des enfants pour la première fois je vois une petite fille mourir de méningite tuberculeuse qui était à ce moment là inguérissable.

Malgré tout la vie étudiante était très vivante. Il y avait les sorties en montagne fréquentes. Un dimanche où nous devions faire le Puy de la Vache, un copain alsacien arrive seul alors que nous devions être plusieurs, Papa n'hésite pas, je vous accompagne. Tous les chants que nous connaissions y sont passés ! Nous avons tout de même fait 28 Kms. Pour la Saint Jean d'été le groupe des marcheurs prend chacun sa bûche et monte au sommet du Puy de Dôme allumer un feu, il n'y avait pas encore la route. Les services d'aide sociale étaient très bien organisés, les étudiants chargés de les assurer. Nous partions à plusieurs sonner aux portes pour demander des vêtements.

Nous habitions tout près de l'usine de la Marquise de Sévigné. De bonnes odeurs emplissaient parfois le quartier et de temps en temps une annonce était faite d'une vente de confiture. Nous faisons toutes les deux la queue, Françoise et moi, pour essayer d'avoir deux pots car le sucre commençait à manquer. Pour Noël nous sommes allés avec notre père dans l'église de Royat et Maman au retour nous avait préparé des fruits secs qui devenaient une fête.

Mon père nous parlait de son travail. Il voulait que l'armée de l'armistice soit composée de cadres pour pouvoir le moment venu reconstituer très

rapidement une armée plus importante. Pour cela il fallait instruire les soldats et il en donne la directive secrète. Il y a eu une fuite à Vichy et la directive a été annulée, alors notre père a dit que le portrait du Maréchal (qui était dans tous les bureaux) ne serait dans le sien que le jour où il n'y aurait plus un allemand sur le sol de France.

Il se trouve que les Armengaud sont aussi nommés à Clermont. Françoise fait de l'Allemand avec Madame Armengaud. Ils l'ont invitée à Vendat dont elle gardait un souvenir charmant. Un ancien officier du Colonel Armengaud et de notre père à Antibes est tué dans un accident de camion. Nous nous occupons de sa femme. Oserais je dire qu'elle m'avait chargé de trouver des bas noirs pour la cérémonie, à force de tourner dans tous les magasins, je trouve une paire de bas en fil, mais elle les voulait en soie !

Pendant les vacances nous décidons avec François d'aller voir notre Grand Mère retirée à Meyrueis. Oncle Jean et tante Ingrid l'avaient rejointe. Pour s'occuper pendant ces années d'occupation, ils avaient acheté une ferme qui assurait leur nourriture. Si bien qu'au petit déjeuner Tante Ingrid apporte une motte de beurre . Il y avait bien longtemps que nous s'en avions vu et nous nous sommes jetés dessus ! Le lendemain, le beurre était servi parcimonieusement ! Nous étions impressionnés de retrouver notre Grand Mère avec une expression aussi austère. Sans doute était-elle déjà très fatiguée.

Pendant , ce temps Delons (c'était ainsi que je l'appelais) et moi ne nous étions pas quittés en pensée. Pierre m'envoie un télégramme pour me donner la date des examens à Bordeaux. Je retrouve sa première lettre m'écrivant « chère Mademoiselle ». Prats était en zone libre, mais lorsque l'année scolaire a repris nous ne pouvions plus correspondre que par les « cartes interzones ». Nous n'y avions droit qu'à quelques mots, le genre « suis en bonne santé » transformé en « suis heureux n'être pas sans nouvelles » ! Pour Noël, Pierre étant à Prats nous avons pu nous écrire une vraie lettre et en Juin nous donner des nouvelles de nos examens.

En Aout 41, étant à Ligardes, je reçois un télégramme « accepteriez vous déjeuner Laplume Samedi serai église 11heures. Signé Delons ». Je n'imaginai pas quels dangers Pierre courait pour faire ce trajet qui l'obligeait à passer la ligne de démarcation en fraude, aidé par un passeur, avec son vélo, pour prendre le

train à La Réole. Il n'avait pas prévu le nombre de côtes du Gers , si bien que Françoise et moi arrivées à l'heure commençons à attendre, attendre... « tu es sûre qu'il est sérieux ce garçon ? » me dit Françoise ! Et finalement il déboule à bride abattue devant nous, nous repartons déjeuner à Ligardes où par miracle il y avait un immense plat de cèpes que nous avions ramassés avec mon grand-père. Je ne savais pas à ce moment là à quel point Pierre les aimait et lui ai dit depuis que s'il avait trouvé la fille à son goût c'était sûrement grâce aux cèpes ! Pour ne pas le laisser partir dans la nuit, Grand-mère lui propose la chambre du milieu. Au petit matin, Pierre réveillé voudrait bien un café mais les parents dormaient d'un côté, les demoiselles de l'autre, pour ne réveiller personne il ne fait ni une ni deux, saute par la fenêtre et va prendre son café chez Albertine. Ce que sachant Tante Guiguite affolée pour la réputation de sa nièce s'empresse d'aller rassurer le qu'en dira-t-on !

## GRENOBLE

La rentrée d'Octobre 41 se fait à Grenoble où notre père vient d'être nommé. Nous sommes logés à l'Hôtel de la Division. Mais comme le Général précédent y habite encore, on nous installe dans les bureaux du rez de chaussée. L'année scolaire s'organise, Françoise retrouve les Arts Décoratifs déplacés à Grenoble, François avait été reçu major à St Cyr et se trouvait à Aix où l'Ecole était repliée dans la même caserne que celle où notre père avait fait son temps de service en sortant de St Cyr en 1912, l'année où il rencontre notre mère. L'Ecole de Médecine n'allait que jusqu'à la 3<sup>ème</sup> année. Je prépare l'Externat. L'hôpital est à La Tronche. Un jour où traversant le pont, je me retourne, j'aperçois brillant au soleil la chaîne de Belledonne, je pousse un cri d'admiration. Depuis un mois que nous étions là, la montagne était dans les nuages et je n'en avais pas l'idée. C'était de toute beauté.

Puis notre père est nommé Général en Mars 42. Il rayonnait. Sa joie à se faire faire son uniforme et son képi à feuilles de chêne ! Il quittait le bleu marine des chasseurs pour le kaki. Nous montons à l'appartement du premier. J'ai une grande chambre qui donne au-dessus du pavillon de garde si bien que chaque matin au moment où mon père sort pour faire un tour, j'entends le corps de garde sonner de la trompette. Le mobilier est plus que sommaire, une table de travail, un lit de camp, une chaise. Mais l'appartement est impressionnant. Un immense salon de réceptions ne sera jamais utilisé en ce temps de guerre, mais en face est la salle à manger immense où nous prendrons les repas. Tous les murs sont peints époque « retour d'Egypte ». Au centre du bâtiment était le bureau de mon père, puis un salon, puis un petit salon, puis la chambre de nos parents. Seuls le bureau et le salon étaient chauffés bien sûr, au charbon, c'était le concierge qui s'en occupait et les beaux planchers marquetés étaient frottés à longueur de semaines par un soldat. Le concierge était très gentil avec nous. Chaque fois qu'une carte interzone arrivait, il me l'apportait avec un demi-sourire.

Grenoble était alors une petite ville. Derrière la place de Verdun était un immense parc et la ville s'arrêtait là. Mais elle était très vivante. Beaucoup de parisiens s'y étaient repliés et l'Hôtel de la Division recevait. J'ai le souvenir d'un cocktail où étaient Monsieur et Madame François Poncet. Mes parents aimaient parler avec eux de leurs souvenirs d'Allemagne. Madame François

Poncet faisait elle-même ses chapeaux. Elle avait ce jour-là une voilette qui plongeait loin derrière elle. Las, comme dans Isidore Torticole un petit gâteau s'y accroche et Françoise et moi qui faisons passer les tartelettes, en pâte de carottes, puisqu'il n'y avait plus de farine dans les pâtisseries, n'osions rien dire. Les fils étaient plus âgés que nous et leurs allures « zazou », c'était l'époque, nous avait laissées à distance.

J'ai le souvenir d'une promenade un soir avec mon Père dans le jardin derrière la place Grenette. Il me demandait quelles qualités j'attendais de mon Mari et instinctivement je faisais le portrait de Pierre. Il me disait aussi qu'il ne voyait pas pourquoi la religion faisait un sort différent à l'homme qui pourtant était un élément de la nature. Je lui répondais que pour qu'il y ait une telle harmonie, il fallait bien qu'il y ait un principe organisateur. Nous étions derrière la maison de Stendhal.

Maman avait découvert une bibliothèque de prêt de livres tenue par une dame avec laquelle elle avait tout de suite sympathisé, Madame Bouchayer. L'amitié qui s'est nouée là est le début d'une longue histoire ! Monsieur et Madame Bouchayer donnaient dans leur maison de la Tronche des concerts. J'y ai rencontré un pianiste remarquable qui a bien voulu me donner des leçons d'harmonium. L'année suivante il donnait un concert d'orgue et s'évanouissait au milieu du concert, d'inanition. J'ai pu trouver à l'hôpital des fortifiants.

Que d'amitiés à Grenoble. Jacqueline Launois et Paul Chataing, Pierre Juillet, Tardieu, j'ai oublié bien des noms de camarades avec lesquels nous faisons de grandes randonnées, le Moucherotte, les Trois Pucelles. Je grimpais vite sur les rochers « eh la parisienne, attention » me crie le chef de clinique, Calas, qui était avec nous et ne connaissait pas notre entraînement. François et Françoise aimaient recevoir des amis et le faisaient très gaiement. Pour moi, toujours dans mes problèmes religieux, je faisais partie de la Société de Saint Vincent de Paul avec les jumelles Perrin, Hélène Merceron-Vicat, qui m'avait fait connaître le supérieur du grand Séminaire. Nous faisons des visites à des familles, distribuant des tickets de repas et je voyais sur la table de la pièce les tickets qu'elles avaient reçu en même temps du Secours rouge. Le service social de Vichy était actif. On demandait des volontaires pour distribuer le colis aux jeunes mères. C'est là que j'ai mesuré le rôle de la femme dans une maison. Je devais un jour porter le colis (nourriture) dans un immeuble dont les habitants

étaient tous ouvriers de la même usine. Dans le premier appartement, la saleté, les paroles aigres de la femme, des enfants traînant par terre avec un tas de charbon et le vin qui régnait visiblement, à l'étage au-dessus une maman toute propre, me remerciant, me demandant si elle devait quelque chose.

Je suis invitée à Pont de Claix dans la cerisaie de l'interne du service à une garden party pour le ramassage des cerises. J'ai pu inviter ensuite sa jeune femme à la prise d'Armes que mon père organisait sur la place de Verdun devant la Division. Nous y assistions depuis le balcon du salon. Il était à cheval devant ses troupes évoluant et faisant des manèges d'armes. J'ai également fait la connaissance d'Yvonne Moureton dont le père écrivait avec le mien les Leçons de l'Artilleur. Nous ne nous sommes jamais perdues de vue et nous voyons maintenant à Marseille où son mari, le Médecin-Général Voelkel a pris sa retraite.

Pendant ce temps les cartes interzones continuaient. Elles étaient devenues un peu plus grandes. Pierre me racontait ses livres et son travail à l'hôpital service des hommes, je lui parlais paysages, neige et hôpital service des nourrissons. Pierre passe le concours du Conservatoire de violoncelle. Il joue pour les malades de l'hôpital des Enfants et fait de la musique de chambre, trios avec Jeannette Elissalt au piano et Daverat au violon

Aux vacances de Pâques 42 Pierre trouve encore le moyen de venir en passant en fraude la ligne de démarcation. Nous allons ensemble à Marillac, à Nérac dans la Garenne avec mon frère et ma sœur où je suis de très mauvaise humeur, empêtrée dans mes problèmes religieux ! Aux examens Pierre et moi nous faisons coller l'un en bactériologie, l'autre en parasitologie. Pendant l'été Jacqueline Launois m'embauche pour tenir une section d'une colonie de vacances à Autrans. Tous les matins commencent par une séance d'épouillage de tous les enfants. Les taons nous dévoraient et faisaient gonfler nos jambes, mais les enfants donnaient une telle affection que j'en étais bouleversée. Je leur racontais les aventures de Nils Holgersson et des oies sauvages. On nous fait organiser une soirée où je dois jouer le rôle de la France ! Puis une saison thermale à Allevard où je loge chez la mère de Paul Chataing.

Un télégramme à Pierre du 25 Août 42 lui disant que je passe à Toulouse Jeudi, réponse immédiate par télégramme « serai gare 9 heures ». Nous nous

retrouvons, déambulons dans les jardins et voilà que le miracle s'accomplit, la vie devient lumineuse. Nous savons que nous ne nous séparerons plus. Tout ce que nous avons fait, pensé depuis ce jour est là dans ces petites cartes interzones que nous nous envoyions. En les retrouvant je vois que nous n'avons pas changé. Je revenais de Grenoble et allais à Ligardes, mais n'ayant pas de moyen de communication avec Agen, je descends à la gare de Castex Lectourois. De là, je gagne StBasile à pied. Il fallait que j'aie le cœur en fête car il y a tout de même 7Kms entre les deux, et j'avais une valise chargée!

Il restait un examen à passer à Lyon. Je le rate. Un professeur avait été hué à sa leçon inaugurale à Lyon, sur Nicole, le biologiste, il nous interroge sur lui. A Grenoble nous n'avions reçu que le cours photocopié qui ne comportait pas cette leçon inaugurale. Seule Jacqueline Launois qui connaissait son histoire a été reçue. On a fait une exception pour ceux qui sans leur examen seraient partis en service du travail obligatoire. D'où retour à Grenoble.

Pendant cette année mon père circulait dans toutes les Alpes pour préparer une armée capable de retenir les Allemands s'ils rentraient en zone libre. Une partie de ce travail n'a pas été soutenu d'ailleurs par le ministre. Brutalement dans la nuit du 8 au 9 novembre, mon père reçoit un coup de téléphone lui disant que les Allemands allaient rentrer dans la zone sud. Pas question de les laisser faire. Il convoque aussitôt ses chefs de corps. Dans la nuit nous étions tous debout, Françoise et moi passant des boissons et la seule chose que nous pouvions offrir à manger à ces officiers pour les soutenir c'était des noix, que l'on nous avait offertes et qui ont taché le beau plancher marqueté du bureau peut être de façon indélébile. L'incertitude a duré tout le lendemain. Les troupes étaient prêtes à partir à leurs positions de défense, voitures chargées, et l'ordre de mouvement n'arrivait toujours pas. Le 11 au matin arrive la nouvelle du franchissement de la ligne de démarcation, notre père fait installer le dispositif de combat. Mais à 11 heures, un coup de téléphone lui apprend qu'après conférence avec les Allemands, ceux-ci n'attaquaient pas, voulaient « en amis » descendre la vallée du Rhône pour gagner la Méditerranée et laissaient l'armée de l'armistice entièrement libre et armée dans les garnisons. C'était bien sûr une duperie mais désamorçait la possibilité d'attaque. Pendant ce temps en Afrique du Nord avait eu lieu le

débarquement des anglo-américains et la lutte avec des troupes françaises. Puis leur union en un seul front contre les Allemands débarqués en Tunisie.

Le 27 novembre, au petit jour, coup de téléphone de la gendarmerie « les casernes de Lyon ne répondent plus ». Comprenant que les allemands les avaient surpris et désarmés mon père bondit chez le Préfet Didkovsky de Grenoble : « Je veux soustraire mes troupes à une reddition dans les casernes et éviter à Grenoble les risques d'une bagarre » « Mon Général je suis obligé de rendre compte de votre mouvement, combien de temps vous faut-il ? » « Assurez moi trois heures » « Vous les aurez ». Le soir l'ordre arrive de dissoudre les troupes et de verser l'armement au parc d'artillerie français. Il n'y avait plus de raison de se battre pour l'honneur, ce n'était pas une reddition. Il fallait s'attacher à conserver la possibilité de reformer une armée. Au moins on avait pu cacher tout le matériel possible, dissimuler les Alsaciens Lorrains, cacher les drapeaux et faire accueillir dans la population les hommes qui ne pouvaient rentrer chez eux. C'est Maman qui a dû amener le drapeau de l'Hôtel de la Division pour qu'il ne soit pas pris.

A partir de ce moment l'action devenait clandestine. Notre père décide de rester à l'Hôtel de la division pour garder une autorité fictive. La zone de Grenoble est affectée à l'armée italienne. Les groupes de résistance étaient politisés, ce que l'armée ne pouvait se permettre, mais il fallait des fonds. Mon père se met alors en liaison avec le commandant Valette d'Osia qui avait créé un maquis sur le plateau des Glières et recevait des parachutages américains en Vercors et en Grande Chartreuse.

C'est ainsi que faisant une randonnée en grande Chartreuse avec des camarades nous sommes surpris par une tempête de neige. Nous avançons difficilement et étions très inquiets de ne pouvoir joindre l'autobus en temps voulu. Soudain, dans la tempête apparaissent des phares, une auto à ce moment là où personne n'avait d'essence était miraculeuse. Ce le fut bien plus encore quand nous voyons mon père sortir de l'auto, nous entasser à l'arrière, nous avancer un bon bout de chemin puis nous laisser, alors qu'il s'enfonçait dans la nuit.

Le Commandant Valette d'Osia venait à l'Hôtel de la Division, j'ignorais bien sûr, son rôle et lui faisait poliment un peu de conversation pendant qu'il attendait mon père, mais une fois, la nuit tombant, au moment où je veux allumer la lampe, il me demande de ne pas le faire, les rideaux étaient ouverts. J'ai

compris qu'il était en danger. Plus tard il a été fait prisonnier par les Allemands et pendant un transfert a réussi à endormir ses gardiens en disant son chapelet à haute voix. Il a pu sauter par la fenêtre du train.

François après la dissolution de l'armée était entré dans les Chantiers de Jeunesse. mais eux aussi allaient maintenant être dissous.

Pendant ce temps nous préparons l'Externat à Grenoble comme à Bordeaux. Les courriers sont lents, nos cartes mettent au moins une semaine pour nous parvenir. Magali vient me surprendre à Grenoble avant d'entrer dans les ordres, j'en suis bouleversée, il en était question dans nos bavardages de collégiennes, mais je ne croyais pas qu'elle y pensait encore. Le patron du service où je suis emmène ses fils en montagne et devant ses yeux le plus jeune dévisse et s'écrase. Ses cheveux sont devenus blancs dans la nuit. Nous passons dans les services de Médecine et Chirurgie Générales les deux premières années, à partir de la 3<sup>ème</sup> année, c'était les spécialités. Je faisais fonction d'externe, passant de la gynéco à l'otorhino. Les prisonniers de droit commun n'étaient plus nourris suffisamment et faisaient des oedèmes de carence, on les envoyait à l'hôpital, j'étais chargée des prises de sang et comme ils étaient presque tous noirs c'était au toucher que je trouvais les veines. Est-ce dans ce service que j'ai attrapé une hépatite, ou en chirurgie, en tout cas le souvenir que j'en garde est celui d'un énorme bouquet de roses que Pierre m'a fait livrer. J'ai même eu droit pour la convalescence à des tickets de lait ! Ce n'est pas le traitement que l'on donnerait actuellement ! Avec mon premier gain d'externe j'ai acheté la partition de Pelleas et Mélisande pour la donner à Pierre.

Pierre vient à Grenoble pour le premier de l'an. Il arrive dans son manteau bordelais et ses souliers bas, nous sommes tous emmitouflés et en gros souliers. La neige est partout. Il est bleu de froid. Mon père lui prête ses bandes molletières. Mais aussitôt que de journées de marche ! Le Lac de Laffrey dans le brouillard, Chambéry que nous visitons jusqu'à l'heure du train de retour, qui n'a pas lieu ! Le suivant est très tard, mon père inquiet vient nous chercher à la gare. Mais il faut nous quitter, Pierre rentre à Bordeaux.

Par le bureau nous avons des places à l'avant-scène du théâtre, Louis Jouvét et Madeleine Oseray donnent l'Ecole des Femmes. Une chapelle me permet de travailler sur l'harmonium, les Inventiones à trois voix de Bach sont trop difficiles pour moi. Mais voici que Monsieur Delons vient à Grenoble. Très adroitement il demande à mes parents l'autorisation que ma sœur et moi allions à Prats pour les vacances de Pâques.

Ce que nous faisons. Mais comment se fait-il que le papier d'autorisation de passer de la zone libre à la zone occupée que j'avais n'ai pas été complet. Nous venions de Ligardes, Le train arrivé à Langon, tout le monde descend, au moment de passer devant le contrôle j'entends « herein », une barrière se lève et m'oblige à passer de l'autre côté. Pas un instant Françoise n'a hésité et est passée à son tour. Quand on sait la peur que l'on avait de tomber dans les mains des allemands c'était héroïque. Avec assurance elle a expliqué que nos deux cartes avaient été faites en même temps (ce qui n'était pas vrai, l'une faite à Ligardes, l'autre à Grenoble). L'allemand voyait bien que je cachais quelque chose. Je redoutais qu'il me demande ce que faisait mon père, j'ai essayé d'utiliser l'allemand que je savais, mais ce n'est que lorsqu'il a su que c'était les Italiens qui étaient à Grenoble qu'il nous a relâchées mettant sur leur dos un laissez passer incomplet. Nous sommes remontées à contre voie dans le train qui allait repartir et les gens, émus de nous voir sortir des griffes, ont attrapé nos bagages par la fenêtre.

A Prats nous avons été reçues avec toute la chaleur que Mamie savait mettre. Papé était venu à bicyclette jusqu'à Castillon où arrivait le train pour nous accueillir. Nous étions tous en vélo, Pierre avec son violoncelle sur le dos. Fanchette et Monette pour le premier petit déjeuner ont joué à être habillées et coiffées exactement pareil, pariant que je les confondrai. Je ne me suis pas trompée et nous avons tous éclaté de rire. Françoise et moi couchions à Pitray. Mais avec nos habitudes un peu militaires de lever tôt et coucher tôt, lorsque prêtes et chambre faite nous arrivons à la maison de Prats tout le monde dormait ! Jacques était là aussi en vacances. Mamie a chanté merveilleusement s'accompagnant sur le grand piano de Pitray. Elle voulait que nous connaissions tous ses amis. Nous allions chez les Montvert, chez madame de Schepperd dont la jolie maison donnait sur la Dordogne à Lamothe Montravel, avons visité Saint

Emilion en vélo et en rentrant Mamie me donne à broder une taie d'oreiller ... la future était-elle au point ? Nous avons eu un temps de rêve.

Mais il fallait rentrer. Pierre à Bordeaux fait fonction d'Interne quand un bombardement de la base sous-marine fait 500 morts et des centaines de blessés qu'il a dû opérer avec son patron tard dans la nuit. Il y avait des camarades étudiants dans les morts. Pendant ce temps à Grenoble l'occupation italienne avait été assez légère. Ils allaient beaucoup au cinéma et laissaient leurs fusils à l'entrée formés en faisceaux ! Ils nous avaient laissé loger à l'Hôtel de la Division. Cela permettait à mon père de continuer ses activités. Mais tout allait changer, après la libération de la Tunisie, les Allemands retirent les Alpes à la surveillance italienne. La Russie étant maintenant en guerre avec l'Allemagne les communistes multipliaient les sabotages ce qui multipliait les arrestations. Les chantiers de Jeunesse ne sont plus sûrs, François doit les quitter et revient à Grenoble. Lorsque je dus aller à Lyon pour passer les examens, mon père y allait aussi, nous avions trois valises. En allant à la gare, me montrant l'une d'elle il me dit « il y a là de quoi faire arrêter tout Grenoble ». Train bondé, chacun dans une immense bousculade se dépêche de trouver une place et quand enfin, assis, nous croyons être tranquilles, j'aperçois toute seule sur le quai « la valise ». Je bondis, reviens dans le compartiment, pas un geste de mon père n'a marqué son inquiétude. A Lyon je logeais chez les cousins de Rougemont de Maman, dans la chambre d'un cousin qui était en Allemagne. Il est sorti des bombardements d'Hambourg et est mort peu de temps après son retour d'un mélanome dans le cuir chevelu blessé par un coiffeur.

Pendant cette période Monette faisait sa première Communion catholique et Fanchette celle protestante, elles avaient choisi.

Après les examens, en Juillet, Pierre revient à Grenoble avec Mamie. Les moustiques étaient arrivés, ils étaient vraiment une plaie, si bien que Mamie a dû coucher au second, là où il y avait des moustiquaires, et sur un lit de camp. Quand on pense au confort des lits de Prats ! Nous avons encore pu faire de grandes promenades. Le Lac d'Annecy, Séchilienne. J'ai une photo de Mamie et Moutie à St Nizier. Je dis cela pour ceux qui connaissent Grenoble. Au retour la voie du

train a sauté, trois wagons ont déraillé près de Limoges, quel voyage pour Mamie !

J'ai eu droit à une nouvelle cure à Allevard. Mais cette fois j'avais les belles lettres de Pierre pour me tenir compagnie. Pendant ce temps François décide seul de partir en Afrique du Nord. Il se débrouille, part avec son ami de Marliave, met deux pantalons l'un sur l'autre pour franchir les Pyrénées, est vendu en Espagne par le passeur, sera emprisonné d'abord au camp de Miranda puis, encore plus dur, à Saragosse avec des prisonniers de droit commun. Il y perd ses dents, ne tient plus debout par manque de nourriture, échangera son deuxième pantalon contre du raisin et le prisonnier de droit commun à côté de lui mangera les peaux que François recrache. C'est sur une civière qu'il sera embarqué pour le Maroc lorsque les Espagnols auront reçu le blé contre lequel ils échangent les prisonniers. A Casablanca le Docteur et Madame Coiffé prendront soin de lui, le rétabliront, il pourra ainsi rejoindre Mecknès où se trouvent réunis les anciens de Saint Cyr qui reforment une armée. Nous l'apprendrons plus tard par une petite carte interzone disant « suis en bonne santé », sous ces lettres notre Père, enlevant ses lunettes et après une grande attention a pu lire « suis Mecknès ». Enfin, il était arrivé ! Mais l'attendait toute la campagne d'Italie, la remontée jusqu'à Cassino, de tout cela nous ne saurons rien jusqu'à ce jour de Septembre 44 où à Aubagne Papa et François se sont retrouvés.

Au mois de septembre 43 Pierre et moi pouvons avoir des vacances d'abord à Prats. Mamie organise un concert à l'église de Prats, où nous jouons ensemble un grave de Bach, lui au violoncelle, j'étais à l'harmonium. Nous passons une journée à Bergerac. Les Montvert nous invitent et mettent devant moi matière grasse et farine pour faire une tarte. Puis, à Ligardes où l'on fait le résiné pour avoir de la confiture, sans sucre. Mais il faut de nouveau nous séparer, Pierre reprend son service à l'hôpital. Pour moi, en l'absence de Tante Guiguite, je suis près de Grand Père à la clinique d'Agen où il vient d'avoir le premier temps de l'opération de la prostate. Mais voilà que de Meyrueis aussi arrivent de mauvaises nouvelles. Nous y partons mes parents et moi, mais arrivons trop tard. Nous apprenons la mort de Grand-mère dans l'hôtel de Millau où nous ont obligé à nous arrêter les horaires des trains. Pour Maman c'était un déchirement. Nous sommes restés quelques jours à Meyrueis. C'était le 13 octobre 43. Grand mère a été

enterrée dans le petit cimetière regardant la montagne. Nous avons continué sur Grenoble. Il fallait vider notre logement et régler les problèmes d'inscriptions en 4<sup>ème</sup> année..

Pendant ce séjour à Grenoble l'atmosphère devient très dure. Je porte une lettre à la poste et apprends que quelques minutes après, les Allemands en avaient encerclé la place et pris en otages tous les gens qui s'y trouvaient parce qu'il y avait eu un attentat. Les Allemands rentrent comme des fous dans notre appartement et vont directement dans les cabinets où effectivement des papiers avaient été cachés derrière la chasse d'eau. Ils n'y étaient plus, mais qui avait dénoncé ? Une nuit un bruit terrible nous réveille et pendant quatre heures des explosions ébranlent la ville. En robe de chambre, je descends le grand escalier de pierre éclairé par les lueurs et sors sur le devant de porte pour essayer de comprendre. Je vois que cela vient de la caserne. Nous saurons dès le matin que les résistants avaient fait sauter tout le parc de munitions et que les Allemands affolés avaient tué la nuit tous ceux qui étaient sur les trottoirs. Béatrice Beck dans son livre « Léon Morin prêtre » raconte cette nuit sans citer la ville. Continuellement les sirènes sonnaient, le courant était coupé. Maman m'a dit qu'à Grenoble, une fille d'un général, faisant de la Résistance, avait eu la présence d'esprit, alors que les Allemands sonnaient chez elle pour la prendre, de mettre un tablier blanc et de venir leur répondre « mademoiselle est sortie ». Notre père nous a tenus en dehors de tout ce qu'il a fait. J'étais bien incapable d'une telle présence d'esprit.

Ils étaient longs ces mois qui nous séparaient. A Grenoble je n'avais plus de cours. Pierre avançait dans sa préparation d'Internat et continuait la musique de chambre en même temps sous le regard de Monsieur Masson : « mon gros, une suite de Bach tous les matins » ! Nous nous écrivions tous les deux jours des lettres pleines de médecine. Nous espérions annoncer nos fiançailles officielles pour Noël. Mamie m'avait offert un très beau taffetas de soie noire. Maman me fait faire avec une robe par la grande couturière de Grenoble. Mon père était reparti à Ligardes où devait avoir lieu la deuxième opération de Grand père. Au moment où il monte dans le train une main qu'il n'a pas vue lui glisse un papier. Il le lit et voit la liste des officiers qui ont été arrêtés, son nom étant le suivant. Il n'a jamais su qui l'avait ainsi prévenu. Mais le Commandant de Reyniés à qui mon

père avait confié un groupe d'armée secrète a été arrêté et torturé jusqu'à en mourir. Nous le connaissions bien puisqu'il habitait aussi à l'Hôtel de la Division. Mon père se sachant grillé a donc décidé de rester à Ligardes où nous le rejoignons. Les voyages étaient des entreprises mouvementées dans ces trains bondés. On demande un médecin, me voilà propulsée à travers les wagons pour arrêter une crise pithiatique puis une crise de coliques néphrétique ! Ma sceur était auprès de nos grands-parents. Très active, elle s'occupait de scoutisme, de poterie et aidait beaucoup à la maison. De mon frère nous ne savions toujours rien.

L'état de Grand-père s'aggrave. Tante Guiguite me demande de la remplacer auprès de lui à la clinique d'Agen. Une congestion pulmonaire s'est déclarée. Je le veille, quand je comprends que c'est la fin. Il me fait un sourire venant de l'au-delà, se retourne, pousse un dernier soupir. Dans la nuit nous revenons en ambulance à Ligardes. C'était le 20.décembre 43.

Toute cette tristesse nous écrasait. Et pourtant Pierre est venu à Ligardes pour les obsèques. Mes futurs Beaux-parents m'ont invitée à Bordeaux où j'ai pu m'inscrire pour cette 4<sup>ème</sup> année. Ils m'ont très officiellement présentée à tous leurs amis, ont donné une réunion de jeunes où j'ai mis ma belle robe tout à fait insolite dans cette ambiance de guerre. Les allées et venues entre Ligardes et Bordeaux se sont intensifiées. Mon Beau-père inquiet du froid dans lequel nous vivions se débrouille pour nous faire parvenir un poêle à grand rendement. Pierre me faisait passer les cours photocopiés et m'inscrivait aux travaux pratiques mais je ne pouvais y assister. Ces navettes devenaient fatigantes, Pierre faisait son service d'externe au Sana et a fait une primo infection. Mes Parents sont venus à Bordeaux et nos parents réunis ont pensé qu'il était mieux que nous soyons enfin mariés, malgré nos deuils si récents et l'absence de François.

Parce que nous avons décidé de nous tutoyer, Grand-mère se mettait en tête que nous « faisons Pâques avant les Rameaux », ce manque de confiance me froissait. Nous résolvions d'autres problèmes. Pierre cherchait un appartement à Bordeaux. J'étais très pénétrée de problèmes religieux, Pierre a accepté d'être catholique, ses parents ne l'ayant pas fait baptiser. Ainsi nous pouvions nous marier à l'église. Nous avons d'abord pensé nous marier à N.D. d' Ambrus, une petite chapelle dans les Landes mais mon père en était très triste. Il souhaitait que ce soit à l'église de Ligardes. Ainsi fut fait. Et c'est ainsi qu'un

beau Lundi de Pâques, le 10 Avril 1944, alors qu'il y avait du soleil et que les lilas  
blancs embaumaient l'église, nous sommes partis vers notre destin et le vôtre.

\*\*\*\*\*